

Les Annales politiques et
littéraires : revue populaire
paraissant le dimanche / dir.
Adolphe Brisson

1 . Les Annales politiques et littéraires : revue populaire paraissant le dimanche / dir. Adolphe Brisson. 1908-12-13.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES ANNALES

POLITIKES ET LITTÉRAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS

(Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France..... 10 fr. 5 fr. 50
Union postale.. 15 fr. 8 fr. »
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE

(Papier fort) UN AN SIX MOIS
France..... 15 fr. 8 fr. »
Union postale.. 20 fr. 10 fr. 50
51, Rue Saint-Georges — PARIS

26^e ANNÉE (2^e SEMESTRE)

Sommaire du N^o 1329.

13 DÉCEMBRE 1908.

TEXTE

Notes de la Semaine :
Le Fiancé..... LE BONHOMME CHRYSALÉ
Nos Projets Littéraires pour
1909 : Mémoires du Doc-
teur Evans et du Duc de
Morny..... A. B.
Questions du Jour : L'Aca-
démie Indépendante, ÉMILE FAGUET
— L'Académie Raillée... ALFRED CAPUS
Les Échos de Paris :
M^{me} Eugénie Casanova. —
Le Brouillard. — Anecdotes
sur le compositeur Hervé.
— A l'Université. — L'As-
semblée générale du Sana-
torium de Bligny. — Faire-
part d'une Altesse Royale.
Octroi et Douaniers... SERGINES
Poésies : La Grève des For-
gerons..... FRANÇOIS COPPÉE
— Décembre..... JACQUES NORMAND
Revue des Livres : Quelques
Humoristes..... JULES BOIS

Les Prix de l'Académie Gon-
court et de la Vie Heureuse... JULES BOIS
Le Livre du Jour : La Vie
Secrète..... ÉDOUARD ESTAUNIE
— Écrit sur de l'Eau... FRANCIS DE MIOMANDRE
L'Académie et ses Détracteurs :
L'Académie Nuisible MAXIME DU CAMP
— Obsèques d'Académi-
cien..... ALPHONSE DAUDET
— Les Prix Académiques ÉMILE ZOLA
— L'Académie Inutile... OCTAVE MIRBEAU
Angélica Kauffmann..... LÉON PLÉE
Le Rôle de la Femme Turque ZEYNEB
Histoire de la Semaine... JACQUES LARDY
Cause de l'Intrigue : Le Foyer JEAN THOUVENIN
Musique : Sanga..... ALBERT DAYROLLES
Mouvement Scientifique :
Bateaux et Épiques... HENRI DE PARVILLE
Pages Oubliées : Premier
Souffle de Liberté ;
Noces Turques... PIERRE LOTI
— Supplices Haitiens... FRÉDÉRIC MARCELIN
— L'Armure..... MARC LEGRAND

La Vie Féminine :

Les Cercles des Annales... Y. S.
Notre Concours sur l'Ou-
vrière.....
Notre Carnet de la Mutua-
lité.....
Les Voyages du Carnet de
la Mutualité.....
Menus Propos..... SERGINETTE
Le Soir d'un Beau Jour... OLYANE
Roman : Le Mariage de M^{me}
Gimel, dactylographe suite) RENE BAZIN
Revue Financière de la Semaine

ILLUSTRATIONS

Caricatures de Gilbert-Martin, J. Blass et André Gill. —
Tableau d'Angélica Kauffmann. — Portraits et photo-
graphies d'actualité.

MUSIQUE

Sanga. Paroles de..... EUGÈNE MORAND
et PAUL DE CHOUDENS
— Musique de..... ISIDORE DE LARA

Notes de la Semaine



Le Fiancé

BEAUCOUP d'abonnés, ayant lu les
fortes et judicieuses réflexions que
l'« affaire » suggérait, l'autre jour,
à notre collaboratrice Yvonne Sar-
cey, nous posent, à elle et à moi, ces
questions :

— Quelle sera la conduite du fiancé de
M^{lle} Marthe Steinheil envers cette mal-
heureuse jeune fille ? Quel est le devoir
qui s'impose, en semblable occurrence,
à la conscience d'un honnête homme ?
Faut-il qu'il remplisse les engagements
contractés avant le scandale ? Ce scan-
dale peut-il, dans quelque mesure, l'en
délivrer ? S'il y persiste, agira-t-il bien ? S'il
s'y soustrait, agira-t-il mal ? Y a-t-il de
bonnes raisons qui le puissent influencer
dans l'un et l'autre sens ? Ces raisons,
quelles sont-elles ?

Mon Dieu, il semble que la solution
soit très simple. J'ai choisi pour future
compagne de ma vie une jeune fille ; elle
me plaît, je lui plais ; nous croyons sin-
cèrement tous deux nous aimer ; nous
voulons nous dévouer l'un à l'autre, fon-
der un foyer, associer nos cœurs et nos
existences. (Il faut que la situation se
présente ainsi, car, s'il ne s'agissait que
d'une combinaison de pur intérêt, le pro-
blème serait immédiat : *ent r. s. u.*) J'en-
visage donc l'hypothèse d'un mariage sin-
cère, comme le devraient être tous les
mariages, d'un mariage d'amour ou, pour
le moins, de tendre inclination. Une catas-

trophe atteint la fiancée, une de ces ca-
tastrophes qui déconsidèrent le nom
qu'elle porte et l'entourent, si l'on peut
ainsi parler, d'infamie. Elle se réveille,
un matin, fille d'assassin ou de criminelle.
Injustement accablée, victime de fautes
qu'elle n'a pas commises, elle a d'au-
tant plus besoin d'être soutenue et conso-
lée qu'elle se trouve plus malheureuse.
Son futur époux n'hésitera point : il lui
tendra les bras, la sauvera de cette fange.
Chacun applaudira à sa générosité et l'en
estimera davantage...

Telle est la thèse généralement adoptée
par les braves gens ; des avocats élo-
quents, convaincus, s'en font les défen-
seurs... Elle rencontre, cependant, des
adversaires : ce sont les vieilles dames om-
brageuses et prudentes, les pères de fa-
mille que l'expérience a mûris. Ceux-ci
ne se laissent pas « emballer » par des
raisons de sentiment ; ils pèsent attenti-
vement le pour et le contre. L'un d'eux,
un personnage éminent, magistrat célèbre,
unaniment respecté, nous tint, hier,
dans une compagnie ce petit discours dont
j'essaierais vainement de rendre le ton
délicat et grave, de reproduire la fine
argumentation. Je n'en donne que le
sens...

— Assurément, disait-il, mieux vaut
épouser la jeune fille. Se dérober à la
promesse faite, ajouter cette suprême
déception aux douleurs imméritées qui af-
fligent une innocente enfant : cela a quel-
que chose de barbare, d'odieux... Epou-
sez, jeune homme, épousez ! Soyez loyal
et fidèle... Mais tâchez de chérir profon-
dément celle que, malgré tout, vous avez
élue... Une grande énergie vous sera né-
cessaire pour défendre votre bonheur con-

tre les innombrables orages qui l'assail-
leront. D'abord, vous aurez à lutter contre
vous-même, contre vos mauvaises pen-
sées, vos inquiétudes. Si votre compagne
n'est pas parfaite, si vous lui découvrez
des défauts, un penchant à la coquetterie
ou à la prodigalité, vous ne pourrez vous
empêcher de songer aux lois mystérieu-
ses de l'hérédité, aux instincts qui, de
mère à fille, se transmettent et s'ag-
gravent. Et puis, vous aurez à compter
avec la « roserie » du monde, avec les
jalousies féminines ; il vous faudra ne
jamais entendre ni voir les allusions per-
fides ou sottes, les regards impertinents,
ou, ce qui est pis, faussement apitoyés...
Vous serez tous deux sur le qui-vive,
observés, guettés, objets d'une curiosité
sournoise sans cesse éveillée, obligés de
limiter vos ambitions, de vous ensevelir
dans une demi-retraite. Oh ! oui, pour
ne pas souffrir l'un par l'autre, pour ne
pas vous haïr, vous aurez besoin de vous
aimer immensément. Interrogez-vous bien,
avant de conclure un mariage si fécond
en épreuves...

Un silence pénible suivit ce plaidoyer...
On réfléchissait. Une délicieuse fillette de
seize ans s'écria :

— Il n'est pas juste qu'une fille sup-
porte les conséquences du crime de sa
mère !

Le magistrat répondit en souriant :

— Est-il juste, mademoiselle, que vous
profitiez de l'aurole que mettent autour
de vous les vertus et la grâce de la
vôtre ?... Les membres d'une famille sont
solidaires... De même qu'ils jouissent de la
gloire, ils pâtissent de l'indignité de l'un
d'eux. Ainsi l'exige l'équilibre des cho-
ses humaines.

J'ai recueilli ces paroles et je les livre à vos méditations. Causez-en le soir, après dîner, au coin du feu...

LE BONHOMME CHRYSALE.

P.-S. — Je reçois cette lettre, que l'honnêteté me fait un devoir d'insérer :

Monsieur,

Permettez à une ancienne abonnée et à une grande amie des *Annales* de vous prier de vouloir bien redresser une opinion que vous avez émise dans le numéro 1326 du 22 novembre de votre Revue, au sujet des suicides d'enfants. Vous dites, en parlant du nombre de ces suicides en France :

« En Allemagne, c'est pis encore. Des milliers d'écoliers mettent fin à leurs jours pour échapper à la brutalité d'une discipline de fer. »

J'ai sous la main le tableau de la statistique relative aux suicides d'enfants en Allemagne (enfants au-dessous de quinze ans) et je me permets de vous le communiquer :

1900.....	118
1901.....	119
1902.....	135
1903.....	117
1904.....	114

Ainsi, en moyenne, 121 par an.

Je vous serais très reconnaissante si vous vouliez être assez aimable pour rectifier votre affirmation erronée.

La chose me tient d'autant plus à cœur, qu'en ma qualité d'institutrice, je me sens atteinte par le reproche de la brutalité de la discipline.

Le fait du suicide d'enfants est profondément déplorable et l'on s'efforce, en Allemagne comme en France, de le combattre.

VICKI TIEMANN,
professeur à l'école de filles, à Barmen.

Les chiffres cités par moi n'étaient pas imaginaires. Je les avais empruntés aux statistiques. Mais sait-on jamais si une statistique est ou non exacte ? C'est la bouteille à l'encre. Je n'ai, d'ailleurs, aucune raison de suspecter la véracité de M^{lle} Tiemann. Il est important d'évaluer le nombre des enfants qui se donnent la mort ; il l'est davantage de déterminer les causes qui les poussent à ces actes de désespoir.

B. C.

NOS PROJETS LITTÉRAIRES

POUR 1909

— SUITE —

Les Mémoires du Docteur Evans, médecin de l'Impératrice Eugénie. — Les Mémoires sur la Jeunesse du Duc de Morny (recueillis par M. Frédéric Loliée).

Une curiosité très vive s'attache aux documents de la vie réelle, aux souvenirs, aux mémoires qui évoquent le passé, dans son détail familial et pittoresque, et apportent des lumières à l'histoire. Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur deux œuvres des plus importantes.

Et d'abord, grâce à des conventions conclues avec la librairie Plon, nos abonnés auront la primeur d'un journal, encore inédit en France, rédigé par le docteur Evans, médecin des Tuileries. On sait, un peu confusément, que l'impératrice, chassée du palais par la révolution du 4 septembre, alla demander asile à ce

docteur, qui devait être pour elle le plus fidèle des serviteurs et le meilleur des amis. Il favorisa son évasion, il la conduisit sur les côtes de la Manche et, de là, en Angleterre... Ce qu'on ignorait, ce sont les péripéties de cet exode, qui rappelle la « fuite à Varennes » de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Je ne veux pas déflorer le récit du docteur Evans. Il est extraordinairement dramatique. Il expose les tourments de la souveraine fugitive, les incidents du voyage, les rencontres menaçantes, les périls conjurés. On vit ces heures pénibles. C'est un roman d'autant plus tragique que rien n'y est inventé. Il touche par sa sincérité, et il séduit par son art. Le narrateur possède un talent de premier ordre ; il communique au lecteur l'émotion, la fébrile inquiétude dont il était lui-même agité... Nous ajouterons à ces chapitres des photographies, des portraits, des croquis d'après nature qui en augmenteront encore l'intérêt.



Le second ouvrage dont nous nous sommes assuré la propriété est dû aux patientes recherches de notre collaborateur Frédéric Loliée, déjà connu du public des *Annales*. On n'a pas oublié les remarquables études qu'il consacra aux grandes dames de la Cour de Napoléon III. Aujourd'hui, il retrace la physionomie du duc de Morny, jeune, ambitieux, ardent à conquérir la fortune. Il peint cette figure séduisante et fine, je puis dire qu'il la révèle, car il la montre sous un aspect tout nouveau. Les lettres qu'il imprimera chez nous feront sensation.

Qu'on ne voie pas dans la publication simultanée de ces travaux un dessein de dénigrement ou d'apologie. Le hasard seul les rassemble. Le temps qui marche permet de juger sans passion une époque très proche et, cependant, très lointaine. Nous n'avons ni à l'attaquer ni à la défendre. Nous ne cherchons que la vérité...

(A suivre.)

A. B.

Questions du Jour



I. — L'ACADÉMIE INDÉPENDANTE

Littérature et politique ont toujours fait très bon ménage, mais non pas littérateurs et politiciens.

Littérature et politique ont toujours fait bon ménage depuis qu'il existe une littérature politique. C'est depuis Montesquieu. C'est Montesquieu qui a fait entrer la politique dans la littérature par la manière littéraire dont il a traité la politique. Par parenthèse, c'est ce qui explique pourquoi il a mis un peu trop d'esprit dans sa littérature politique. On le lui a reproché. M^{me} du Deffand disait : — *L'Esprit des Lois* ? De l'esprit sur les lois.

Voltaire, à qui on attribue souvent ce mot même, parce qu'il l'a trouvé si joli qu'il l'a répété vingt fois, toujours, d'ailleurs, en citant l'auteur, Voltaire ajoutait mille commentaires et paraphrases :

— C'est un grand malheur que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes.

Ces critiques sévères ne voyaient pas

que c'est presque une nécessité, pour un auteur qui fait entrer une science dans la littérature et qui veut y habituer le grand public, de donner à cette science un tour un peu trop littéraire. Montesquieu faisait pour la sociologie ce que Fontenelle faisait pour l'astronomie. Il l'introduisait dans le monde, et, comme Fontenelle l'astronomie, il paraît trop la politique. La première fois qu'un jeune homme va dans le monde, il est trop bien mis. Ses souliers vernis sont plus que neufs et plus que vernis, et il a une cravate à nœud tout fait, encore qu'il sache faire son nœud de cravate. Telle est la raison du trop joli de Montesquieu.



Mais, malgré cela, la littérature accueillit sa politique à bras ouverts. Il fut élu de l'Académie comme auteur de *L'Esprit des Lois* avant d'avoir écrit *L'Esprit des Lois*. C'est de l'empressement. On s'est moins pressé pour M. Rostand lui-même. Montesquieu fut élu pour les *Lettres Persanes*, qui n'étaient qu'une ébauche de *L'Esprit des Lois*, qui n'étaient que la petite pièce. La littérature politique a été accueillie par la littérature aussitôt qu'elle a été littéraire et presque le moment d'avant.

Depuis, même condescendance ou bienveillance. L'Académie accueille Voltaire, Duclos, Chamfort, Condorcet, Volney, Garat, Cabanis, Merlin de Douai, Sieyès, Lacretelle aîné, Lacretelle jeune, Destutt de Tracy, de Bonald, Royer-Collard, Dupin, Thiers, de Salvandy, Guizot, Molé, de Tocqueville, Ballanche, Montalembert, Berryer, les deux ducs de Broglie, père et fils, Dufaure, Prévost-Paradol, le comte d'Haussonville, Duvergier de Hauranne. Je m'arrête, arrivant aux vivants. On ne peut pas dire que la littérature ait fait grise mine à la politique quand elle savait écrire ou parler.

Mais, entre politiciens et littérateurs, il y a eu toujours quelque noise. J'entends, pour qu'on ne m'accuse pas de contradiction, que le gros des littérateurs a toujours porté quelque animadversion au gros des politiciens, et réciproquement. Les politiciens sont généralement persuadés que les littérateurs sont inutiles, et les littérateurs sont généralement convaincus que les politiciens sont funestes. Ils exagèrent, les uns et les autres. Rivalité de gloire aussi. Les politiciens sont persuadés que les hommes de lettres sont trop connus et leur enlèvent une partie de la célébrité qui leur revient. Même sentiment chez les hommes de lettres.

Les politiciens ne sont pas très éloignés de mépriser la littérature ou de feindre de la mépriser. Les littérateurs ne sont pas très éloignés de mépriser la politique ou de faire semblant de la mépriser. Les littérateurs affectent un certain dédain pour le suffrage universel parce que, parmi eux, ceux qui sont désignés par le suffrage universel sont les plus mauvais, et ils transportent et appliquent cette loi aux élus politiques de ce même suffrage universel, ce qui est bien à tort ou, en tout cas, peu charitable.

En revanche, les politiciens assurent que les littérateurs illustres sont nommés par la camaraderie et sont les élus de la réclame, ce qui, évidemment, ne peut pas se soutenir. Il y a des injustices effroyables dans ces jugements réciproques.

Toujours est-il qu'il y a petit conflit permanent, sans fureurs, mais assez vif,

entre hommes de lettres et hommes d'urnes.

Il ne cessera pas. Il n'y a pas de raison pour qu'il cesse et il y en a pour qu'il continue. Les deux corporations se sont joué plus d'un tour et se sont fait réciproquement plus d'une niche. Cela, après tout, entretient la santé et empêche qu'on ne s'endorme.



Eh bien ! comme, au cours du vingtième siècle, cela pourrait devenir plus grave, je dirai franchement, sans engager personne que moi-même, mon sentiment là-dessus.

L'Institut est très peu payé par les contribuables ; il l'est infiniment peu. Il faudrait qu'il ne le fût pas du tout. La Société royale de Londres ne l'est pas. Les membres de la Société royale de Londres ne sont point rémunérés, même dérisoirement. On ne leur verse rien du tout. Ce sont eux qui versent. Il en résulte qu'ils sont absolument, radicalement indépendants. Ils sont chez eux. C'est un avantage énorme d'être chez soi et une jouissance exquise de s'y sentir.

Sous n'importe quel gouvernement, c'est un avantage énorme et une exquise jouissance. Sous un gouvernement monarchique, qui peut être despotique, le gouvernement veut que l'Institut le vénère et le flatte. Louis XIV refuse d'admettre La Fontaine dans son Académie, comme s'il avait le droit de dire :

— L'Académie, c'est moi.

Napoléon déchire le discours de réception de Chateaubriand parce qu'il y a une phrase qui ne lui plaît pas et qui, reconnaissons-le, n'avait pas été écrite pour lui plaire. Les gouvernements monarchiques veulent que l'Institut les flatte, et les gouvernements démocratiques veulent que l'Institut les admire. C'est souvent facile ; mais c'est quelquefois de nature à offrir quelques difficultés.

Et, quand l'Institut néglige de flatter ou omet d'admirer les uns et les autres, les uns et les autres ne tardent pas à dire, plus ou moins précisément :

— Ah ! faites attention ! Je vous paye !

Rien n'est plus faux ; car ce n'est pas le gouvernement qui paye les membres de l'Institut, non plus que les fonctionnaires : c'est la France ; mais, enfin, cela offre quelque apparence et c'est toujours quelque chose de désagréable à entendre.

La solution, c'est :

— Eh bien ! ne les payez pas !

Cela arrange tout merveilleusement. Personne n'a plus de reproches à se faire.

Et rien, dans la pratique, n'est plus facile. Les membres de l'Institut sont deux cent cinquante environ. Sur ces deux cent cinquante, il y en a peut-être une vingtaine qui sont pauvres et qui ont besoin de leur petit traitement ou à qui leur petit traitement est utile. Il y en a cinquante qui sont riches et il y en a cent quatre-vingts qui sont à leur aise. En contribuant, chacun au prorata de son revenu, aux frais du culte, qui sont minces, rien ne les gênerait moins que de se passer absolument des munificences de l'Etat, et ils seraient non seulement indépendants, ce qu'ils sont, mais ils auraient le signe même et l'évidence de l'indépendance. Ils seraient absolument autonomes.

Je crois que cela vaudrait mieux. *Pecunia tua tecum sit* n'est pas un mot

insolent ; c'est un mot de prudence et de sagesse. Ce n'est pas un mot qui veuille dire :

— Point de commerce !

C'est un mot qui veut dire :

— Charbonnier est maître chez lui.

Ce n'est pas un mot de carbonaro, c'est un mot de charbonnier. Le temps viendra, messieurs, je vous le dis en vérité, où vous serez amenés à le dire.



On prétend qu'un académicien a dit, récemment :

— Nous serons les derniers académiciens.

Pour cela, non ; c'est impossible. Un gouvernement démagogique pourra ôter à l'Institut son traitement et son palais ; aucun gouvernement ne pourra supprimer l'Institut. Deux cent cinquante hommes de lettres, de science et d'art formant un corps qui se recrute lui-même, aucun gouvernement ne peut empêcher cela, et, cela, ce sera toujours l'Institut, que le gouvernement le veuille ou ne le veuille pas. Le légendaire Pietro s'est moqué de la loi qui lui interdisait de porter le nom de Pietro. Pietro il était et Pietro il restait, malgré les envieux.

Mais le traitement, ah ! le traitement pourra très bien être supprimé. Eh bien ! je ne serais pas fâché qu'il le fût et je souhaite qu'il le soit. Ne pas recevoir de traitement, c'est le meilleur moyen d'être bien traité, ou, si on l'est mal, de ne pas même s'en apercevoir. Membres de l'Institut, soyez charbonniers. Aussi bien, on ne vous voit pas blancs. Ça ne vous changera pas beaucoup et ça vous sera très agréable.

ÉMILE FAGUET,

de l'Académie française.



II. — L'ACADÉMIE RAILLÉE

Il est remarquable que, depuis une dizaine d'années environ, on ne trouve plus, dans les journaux, de plaisanteries sur l'Académie française, et l'on a même quelque pudeur à rééditer les anciennes. Dans les salons où l'on cause, un homme qui se risquerait à ce jeu d'esprit aurait un air « sous-préfecture » qui le rendrait immédiatement très ridicule, et l'on n'obtient plus de succès auprès des dames par ce moyen suranné. Est-ce que l'Académie se serait subitement modifiée ? Pas le moins du monde, et ce qui constitue sa force, au contraire, c'est qu'elle est la seule institution qui n'ait pas changé depuis les plus mauvais jours de notre histoire. Sa destruction n'est même pas sur les programmes anarchistes, et, au 1^{er} mai, elle savait bien qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle ne serait véritablement menacée que le jour où la jeune Ecole littéraire prendrait le pouvoir ; et encore, si jamais un de ses représentants s'avancait vers les portes de l'Institut avec une cartouche de dynamite, il suffirait peut-être de lui indiquer poliment un fauteuil vacant pour qu'il s'en aille jeter la cartouche dans la Seine.

C'est sur un moyen analogue que compte le directeur de l'Opéra, pour sauver l'immeuble, en cas de bagarre. A tous les anarchistes qui se présenteront porteurs de l'engin fatal, il glissera dans le tuyau de l'oreille :

— Chut ! A partir d'aujourd'hui, vous

avez vos entrées. N'en dites rien à vos camarades.

Pour ce qui est des facéties académiques, la vraie raison qu'on n'en fasse plus, c'est qu'il n'en reste plus à faire. On dirait que tout sujet comporte un nombre déterminé de plaisanteries, *n*, par exemple : quand ce nombre *n* de plaisanteries est épuisé, le *n* + 1^{me} est une bêtise. Et, par un singulier phénomène, quand la mode a passé de plaisanter une chose, tout le monde se met à la respecter immédiatement. L'Académie française en est à ce moment bienheureux.

Une aventure toute pareille est arrivée au Sénat. Il n'y a pas bien longtemps, dans les vaudevilles et les revues de fin d'année, les vieux gâteaux étaient nécessairement sénateurs, et ce titre excitait une hilarité générale chez les spectateurs de Paris et de la province. Un beau matin, la mode, dans ses conciliabules mystérieux, a décrété que, dorénavant, le mot de sénateur ne serait plus comique : aujourd'hui, il est très bien porté d'être sénateur dans la meilleure société.

J'aime à croire que personne ne perdra son temps à chercher la raison de ces revirements étranges, car ils sont destinés à demeurer à jamais aussi inexplicables que la pluie, le beau temps, la migraine et la mode.

Ils se produisent, d'ailleurs, pour les individus comme pour les institutions. Il y a des hommes politiques à qui le ridicule a valu une popularité solide ; mais, dès qu'ils ont été populaires, on ne s'est plus rappelé pourquoi, et il en est résulté une grande fortune. Quiconque est appelé imbécile pendant de longues années peut être sûr qu'il sera, un jour ou l'autre, proclamé homme d'esprit. Il lui suffit d'attendre patiemment.

ALFRED CAPUS.



LES ÉCHOS DE PARIS.



Une poétesse au délicieux talent, une femme au grand cœur, Mme Eugénie Casanova, vient de s'éteindre, aux portes de Bourges, en son château de Montifaut, dont les allées, dessinées par Le Nôtre, avaient, pendant trois quarts de siècle, abrité ses rêves. On l'appelait, là-bas, la « Muse du Berry », et son souvenir y restera populaire, car elle y était, à la fois, admirée pour ses charmantes œuvres et aimée pour son inépuisable bienfaisance. Elle se rappelait avec fierté les encouragements donnés à ses débuts par M. Thiers, par Emile et Antony Deschamps, restés, jusqu'à leur mort, en correspondance avec elle. Et ses dernières joies furent de voir quelques-uns de ses poèmes, déjà si naturellement musicaux, s'envoler par le monde sur les ailes des mélodies de Pénavaire, de Paul Delmet, de Samuel Rousseau. Les *Annales*, qui avaient plus d'une fois publié de ses vers, s'associent aux regrets que cause sa perte.



Le brouillard a fait le désespoir des laborieux qui ont besoin d'y voir clair... Et il ne s'agit pas seulement des diplomates accablés par la question d'Orient. Il faut, paraît-il, craindre de plus mauvais jours :

Si le brouillard vient après beau temps,
Qu'il se lève en laissant nuage,

Qu'a voulu démontrer M. Tristan Bernard? Sans doute que la vie dément nos projets et nos conjectures; la femme et le hasard sont plus forts que tout. C'est légèrement cynique et cyniquement léger. Un ton de paradoxe impudent y règne et de telles lectures sont faites pour des célibataires endurcis que tente le seul plaisir de vivre, qui ont du goût et de l'ironie, mais sont complètement dénués de moralité, comme certains milieux parisiens.



A ce propos, je ne puis me retenir de formuler une remarque. Certes, je ne voudrais pas être assimilé à un sermonneur et je conçois qu'une littérature libre comme la nôtre s'adapte à toutes les classes et traite les sujets les plus variés; mais je regrette un peu cette obsession licencieuse chez nos meilleurs écrivains, et particulièrement chez les humoristes. Il est possible d'être drôle, sans tourner éternellement autour de la même question; et les maîtres du genre, en Amérique et en Angleterre, nous l'ont prouvé. Dickens, par exemple, l'empereur des humoristes, n'est-il pas accessible à tous et à toutes? Notre Tristan Bernard pourrait très bien nous donner enfin le chef-d'œuvre du genre en France, sans bégueulerie, mais sans hantise scabreuse. Car ses dons merveilleux et son art très subtil lui permettent de braver en se jouant toutes les difficultés.

Je cueille, dans le dernier volume d'Adolphe Brisson, sur le *Théâtre*, et où sont réunis ses feuilletons dramatiques du *Temps*, un portrait de Tristan Bernard, auquel je souscris pleinement. Vous le lirez avec plaisir et profit. Adolphe Brisson commence par préciser l'originalité de cet écrivain, qui, si on l'aime, ne saurait être aimé qu'avec prédilection:

M. Tristan Bernard ne peut se comparer à aucun de ses confrères; il a sa note à lui, qui se retrouve dans tout ce qu'il écrit, dans ses romans, dans ses contes, dans ses improvisations, dans ses comédies étudiées, dans ses mots. Ce grand talent a pour essence l'ironie, une ironie narquoise et nonchalante, imprégnée de calme sagesse et d'indulgente philosophie. Nul ne discerne avec plus de lucidité les ridicules humains, les petites choses avouées ou cachées, les misérables contradictions, les égoïsmes, les vanités...

Le perspicace critique découvre l'appâtitude du dramaturge en cette faculté d'« objectiver », dit-il, de « concrétiser », dirait Paul Acker. Je reconnais, là aussi, la qualité prépondérante du romancier, qui ne saurait, sans démerite, s'en tenir à des abstractions ou à des analyses psychologiques:

Il évoque, à la fois, le *dedans* et le *dehors* de ses personnages; il les regarde agir; il reproduit avec une surprenante exactitude leurs gestes, leur silhouette, leur physionomie, leur vie extérieure, par où se manifeste chez eux la vie intellectuelle et morale, il les « objective ». Ses œuvres les plus éloignées, en apparence, de toute préoccupation scénique, le lent et minutieux récit du *Jeune Homme Rongé* et du *Mari Pacifique*, renferment ces qualités dues à l'instinct plutôt qu'au travail: le sens du relief, du pittoresque et du comique des choses.

...C'est la nature saisie au vif... C'est la vérité même, aiguillée d'une malice toujours

en éveil, qui en corrige la platitude. Derrière la banalité et la niaiserie voulues des phrases, on aperçoit les yeux plissés de l'auteur, sa barbe de mage impassible, son muet sourire; on le devine attentif aux mille comédies qui se jouent autour de lui, et qu'il se joue à lui-même...

Il éprouve un plaisir rare à contempler le traintrain de l'existence courante; il en regarde surtout à la loupe les petits côtés: c'est par là qu'elle est grotesque et propre à réjouir l'observateur. Evidemment, pour M. Tristan Bernard, les hommes sont d'étranges animaux, incompréhensibles, ligotés dans un tissu de préjugés, de conventions surannées, accomplissant, par habitude, des actions traditionnelles dont la signification leur échappe. Tels devaient apparaître les habitants de Lilliput aux yeux étonnés de Gulliver.

Voilà qui est parfaitement dit et très exactement vu.



Gaulois et tout à fait à la bonne franquette, sans rien de cruel: tel nous apparaît M. Georges Aurioi. Il nous rappelle le « Chat-Noir », lors de son époque la plus brillante, avec Goudeau, Alphonse Allais, Maurice Donnay, Willette. Il y a du très joli libertinage, mais du libertinage, dans les romans de Tristan Bernard et de Pierre Veber; il n'y a que de la gaudriole dans ces « soixante contes à lire en soixante minutes », et que Georges Aurioi a réunis sous ce titre: *Soixante à l'Heure*. Les mieux réussis sont: « Pourquoi léziner? » — « Touché », — « Le Tête-à-Tête Anglo-Français », — « Bien envoyé. » Ces historiettes rapides, d'une gaieté de bon aloi, quoique, çà et là, très gauloises, sont très amusantes et celles que j'ai citées le sont extrêmement... L'auteur, qui a du talent, s'avère le plus sympathique des hommes et l'un des mieux doués, artistiquement parlant; car c'est un dessinateur vif et gracieux, en même temps qu'un poète de fantaisie exquise et un conteur fort plaisant, d'une irrésistible gaieté française. « Ils n'en ont pas, en Angleterre », qui rappellent celui-là, ni même en Amérique. La bonne humeur vaut peut-être mieux que le « bon humour ».



Les derniers humoristes par rang de date sont les frères Fischer (Max et Alex). « Quand les humoristes s'en vont par deux, c'est qu'ils ont à écrire entre eux! » Max et Alex ont déjà pas mal écrit, en effet, malgré leur jeune âge. Citerai-je *Pour s'amuser en Ménage!* *Après vous, mon Général!* *Détails sur mon Suicide?* On les voit dans la vie et dans leurs portraits, d'un dualisme cocasse et obsédant, frères siamois de la course au succès, saluant, écrivant, montant les escaliers ensemble ou foulant l'asphalte du boulevard avec quatre pieds. Ils se sont fait une silhouette, sinon une originalité. Je remarque, à leur honneur, qu'ils sont rarement graveleux et qu'ils plaisantent, la plupart du temps, avec innocence. Seulement, leur comique nous échappe parfois, et leurs volumes (que mange, d'ailleurs, l'interligne) m'ont paru d'un texte très aéré et peu substantiel. Ils abusent de la farce macabre et leur *vis comica* a recours à des artifices; par exemple ils répètent à satiété les mêmes mots, usent d'annotations, forgent des noms propres satiriques, inventent des

départements; et je sais que de tels effets portent sur la petite classe. *Camembert-sur-Oureq*, leur dernière œuvrette, a beaucoup intéressé les collégiens et a divertit, sur les plages, les plus récentes générations. Ses auteurs, interviewés, s'affirmèrent satiristes.

— Nous avons voulu railler, dirent-ils, les innombrables municipalités de France qui, sitôt qu'elles ont achevé la construction d'un monument, éprouvent le besoin d'inviter un ministre à venir l'inaugurer.

En fait, nous assistons aux tribulations de braves conseillers de Camembert-sur-Oureq, qui, après avoir attendu vainement de nombreux mois l'inauguration d'un cimetière fâcheusement dépourvu de tombes, assistent à l'installation solennelle de la première pierre d'un établissement thermal dont il n'avait jamais été question et où les malades viendront chercher la santé en consommant du fromage. C'est puéril et gentil. Ce camembert-là est un agréable dessert littéraire.



Jules Renard dédaigne l'expansion, réticent, boutonné jusqu'à l'âme, sensible pourtant, très épris du talent des autres, quand ce talent manifeste une personnalité ou qu'il jette une lueur dans quelque recoin du cœur humain. On a dit que Jules Renard était un humoriste; il est mieux encore. C'est un peintre de paysages; c'est, surtout, un peintre de caractères. Il a pénétré l'âme des bêtes et celle des hommes qui, parfois, est plus difficile à trouver. Il a créé des types qui vivront. Il a fait fi de tout ce que plaque sur l'individu réel l'artifice des conventions et des mensonges. Il met à nu les ridicules et les égoïsmes. Qui, aujourd'hui, ignore *Poils de Carotte*? Quoi de plus rare comme bijou d'art, de plus joli comme observation, que *L'Écornifleur*? *Sourires Pincés* est une série de morceaux d'anthologie. Sa veine est courte, mais originale.

Il y a encore une œuvre de Jules Renard dont on parle moins et qui est peut-être la plus forte, la plus intense: les *Philippe*. La Bruyère eût aimé ces pages rustiques, lui qui a parlé de « certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible »...

Poète naturaliste en prose, M. Jules Renard sait être écologique et délicat dans une concision que, seuls, les meilleurs atteignent. Son *Philippe* nous apparaît non pas d'un bloc, mais, peu à peu, évoqué par des annotations successives et brèves. Il saigne le cochon, prend un bain seulement quand il pêche à l'épervier, appelle sa vache « Charmante », afin de l'appeler « Chameau » plus aisément quand il se fâche, ne lit les affiches de la mairie que lorsqu'elles se décollent (« Tant qu'elles tiennent, il n'a pas besoin de se presser »); il rit, surtout, d'une manière que, seul, Jules Renard sait nous décrire:

C'est-à-dire qu'il ouvre la bouche comme s'il riait et que sa peau cuite fait des plis serrés autour de ses yeux. On n'est pas sûr qu'il rit. Ses yeux clairs tranquillement par leur gaieté puérile; mais la bouche, qui bâille inutilement, trouble un peu. Et, quand

cette bouche se ferme, la figure de Philippe cesse de vivre. Elle ressemble à une motte de terre dont sa barbe serait l'herbe sèche.

Je me demande qui, parmi les contemporains, pourrait aussi sobrement nous initier à une psychologie de paysan ! Je sais que beaucoup, après lui, ont décrit les légumes, les animaux et les rustiques. Mais il y a style et style.

— Tout le monde ne peut pas être orphelin, dit Poil-de-Carotte.

Je dirai :

— Tout le monde ne peut pas être Jules Renard.

On le voit, les paysans, M. Jules Renard les aime et il sait les décrire. Son dernier volume, rien que par le titre : les *Frères Farouches*, les peint déjà. Après nous avoir conté « Ragotte », l'humoriste nous divertit en nous définissant quelques animaux, selon la méthode des « histoires naturelles ». C'est bref, pittoresque et exact.

L'alouette :

Elle retombe ivre morte de s'être encore fourrée dans l'œil du soleil.

Le hanneton :

Un bourgeon tardif s'ouvre et s'envole du marronnier. Plus lourd que l'air, à peine dirigeable, têtue et ronchon, il arrive tout de même au but avec ses ailes en chocolat.

L'écureuil :

Leste allumeur de l'automne, il passe et repasse sous les feuilles la petite torche de sa queue.

Le pinson :

Au bout du toit de la grange, un pinson chante. Il répète, par intervalles égaux, sa note héréditaire. A force de le regarder, l'œil trouble ne le distingue plus de la grange massive. Toute la vie de ces pierres, de ce foin, de ces poutres et de ces tuiles s'échappe par un bec d'oiseau.

Où, plutôt, la grange elle-même siffle un petit air.

La chèvre :

Personne ne lit la feuille du *Journal Officiel* affichée au mur de la mairie.

Si, la chèvre.

Elle se dresse sur ses pattes de derrière, appuie celles de devant au bas de l'affiche, remue ses cornes et sa barbe, et agite la tête de droite et de gauche, comme une vieille dame qui lit.

Sa lecture finie, ce papier sentant bon la colle fraîche, la chèvre le mange.

Tout ne se perd pas, dans la commune.



C'est un humoriste aussi que notre ami Henri Nicolle, particulièrement cher à cette Revue. Il vient de réunir en volume des « contes et fantaisies » et des « croquis parisiens ». Nos lecteurs en ont déjà goûté un petit extrait tout à fait charmant. Une émotion intérieure, très délicate, s'y trahit sous un sourire qui n'est pas « pincé », comme celui de Jules Renard, mais très peu railleur et surtout mélancolique. C'est dans ses contes les plus brefs qu'il faut trouver le bon, le vrai Nicolle. Il a quelque parcelle de la bonhomie de Nodier et de la tendresse meurtrie de Dickens. Coppée aurait aimé ces histoires d'humbles que persécute un sort iro-

nique et obsédant. « Sac-à-Vin » et « Petit-Vieux » sont des types du genre. Pauvre « Sacavin » (car c'est son nom), qui ne boit que de l'eau et qui passera, à l'école, en apprentissage, au régiment, à l'atelier, pour un ivrogne surnois, et dont la fiancée, qui s'appelle pourtant « Du-goulot », — Du Goulot, ça peut s'écrire en deux mots, aristocratiquement, ma chère ! — ne veut plus tout à coup, à cause de ce nom comique et diffamatoire : Sacavin ! « Petit-Vieux » est aussi bien touchant, lui que l'on exploite et qui aime, et qui meurt, non pas de se comprendre exploité, mais de se savoir méprisé. « Poisson d'Avril » nous montre la cruauté des mauvais plaisants pour les cœurs sensibles. Et je goûte particulièrement « Dîner de Riches » et « Flagrant Délit », qui font songer à un Maupassant attendri et bon enfant, qui ne se moque qu'avec une petite larme au coin de l'œil. Henri Nicolle excelle à rendre les déceptions, les timidités, les « ridicules du cœur ». On sent aussi qu'il chérit Paris, comme Raffaëlli, et qu'il sait en saisir les aspects de pluie, de brume et de soleil. Ce volume fait le plus grand honneur à Henri Nicolle, et je saisis cette occasion pour lui dire, en notre nom à tous, combien nous l'apprécions et nous l'aimons.

JULES BOIS.



LE LIVRE DU JOUR



Les Prix de l'Académie Goncourt et de la « Vie Heureuse »



L'Académie Goncourt vient de couronner son candidat annuel. Cette fois, elle n'a point adopté un naturaliste, disciple de Zola, de Huysmans ou même de Goncourt. « Elle paraît abandonner la tradition médaniste qu'elle avait suivie jusque-là », écrit un jeune critique, M. Jean de Pierre-feu. Elle s'est adressée, cette année, à un « symboliste » dans le goût de Jules Laforgue. Et elle l'a presque découvert ; car nous étions peu à connaître et à goûter ce jeune homme de vingt-sept ans, M. Francis de Miomandre, déjà auteur de quatre volumes, dont le dernier : *Écrit sur de l'Eau*, vient de lui valoir les cinq mille francs du prix et quelque notoriété. Comme l'indique son titre emprunté à un vers célèbre du poète anglais Keats, ce roman est un badinage qui ne prétend ni à la composition ni à la profondeur. Ainsi, à peu près au même âge, Musset écrivait en vers son *Namouna*, en imitant Byron, lequel imitait Pulci. Vous voyez que M. de Miomandre, qui se souvient aussi de Jean de Tinan, a de qui tenir. Le sujet de ce livre, c'est, je cite l'auteur lui-même, qui s'est préfacé avec esprit, « cette banalité terrible : qu'il serait bien meilleur de ne jamais mourir et d'être toujours fou ». L'auteur de *Écrit sur de l'Eau* ne trouva pas d'éditeur, et, seule, une revue de Marseille, le *Feu*, — le feu n'est donc pas toujours l'ennemi de l'eau ? — lui donna l'hospitalité du volume. Lorsque M. Francis de Miomandre aura dégagé sa personnalité, nous compterons un délicat fantaisiste de plus et de la lignée du grand et cher Villiers de l'Isle-Adam.

Les Dix ont une tendance à préférer le livre d'un inconnu ; voilà pourquoi, sans

doute, leur choix ne s'est pas porté sur le roman déjà célèbre de M. Henri Barbusse : *l'Enfer*. Il renfermait, pourtant, cette frénésie, cette outrance, récompensées en des ouvrages antérieurs. Et le talent de ce poète, romancier pour la première fois, est incontestable. Mais quel romantisme déchaîné, quelle magnificence d'images coupables et belles ! Baudelaire eût aimé cet *Enfer*, où s'épanouissent les plus redoutables *Fleurs du Mal*. Ce mot d'« enfer » s'applique, on le sait, aux bibliothèques verrouillées recelant les livres qui ne sauraient tomber dans les mains des jeunes gens, ni même dans celles des personnes à imagination trop impressionnable. Or, *l'Enfer* serait bien placé dans cet enfer. Mais il faut retenir le nom de ce très remarquable poète, si tendre et si exquis en d'autres pages, et qui nous donnera, je l'espère, bientôt une œuvre que je pourrai recommander ici.

Il me manque l'espace de parler comme il conviendrait du prix de la *Vie Heureuse*, décerné par un judicieux jury féminin à M. Estaunié, l'auteur de la *Vie Secrète*. C'est un beau livre, grave et profond.

JULES BOIS.



Voici deux fragments des livres couronnés auxquels il est fait allusion ci-dessus :

LA VIE SECRÈTE



Un des personnages de ce livre, savant original, qui se livre à l'étude des mœurs des fourmis, craint de devenir aveugle et, après une crise de souffrance, se laisse choir sous un arbre :

LA BATAILLE DES FOURMIS

Qui sait s'il ne serait pas resté ainsi jusqu'au soir, les paupières closes, s'il n'avait senti enfin sur sa main gauche le trottoir infime d'un être vivant !...

Ce fut un choc brusque :

— Une fourmi !

Aussitôt, il se redressa. Puis, sans seulement réfléchir qu'il voyait, sans un regard non plus pour le ciel qui, tel un passant furtif, semblait fuir en rasant les collines, ivre de curiosité, il se pencha vers l'herbe, eut une nouvelle exclamation :

— Des militaires !

Et l'univers, une fois de plus, s'effaça.

C'étaient bien des fourmis qui stationnaient au milieu d'une clairière de terre sèche, en rangs serrés, manifestement anxieuses. Un éclaireur, détaché en avant de la troupe, se dirigeait vers la route de Saint-Félix. Deux messagers approchaient de l'arrière. Rien qu'à inspecter leur allure, M. Lethois avait compris qu'il tombait en pleine guerre : tout de suite, il chercha l'ennemi.

Malgré que la forêt de graminées parût déserte, il fouilla du regard les touffes. Glissant ici sous les branches lourdes, ailleurs profitant de l'ombre, là d'un sentier tracé par l'eau, il allait en quête de forteresse et, à mesure, devant son rêve, ce coin de pré devenait une jungle inextricable, lui-même pareil à un aéroneute.

Enfin, à quinze centimètres environ de la première troupe, une seconde se découvrit, puis une troisième. Ainsi réparties, elles dessinaient une ligne de marche circulaire nettement orientée vers un centre, à l'angle sud de la croix. Des cour-

riers multiples, suppléant au télégraphe, reliaient ces unités.

Bien que chaque mouvement lui fût douloureux, M. Lethois s'accroupit pour mieux voir.

Tout à coup, d'un orifice masqué par des brindilles, presque au milieu du cercle, quatre fourmis noires sortirent, puis deux autres.

Elles avançaient, la mâchoire ouverte, les antennes dressées, héroïques, décidées à briser l'anneau terrible enfermant la Cité.

M. Lethois ne put s'empêcher de crier : — Attention, mes enfants !

Mais, déjà, les corps réunis en pelote s'étaient confondus, s'étreignaient. Une fourmi noire roula, décapitée. De nouvelles accouraient. Puis, brusquement, la bataille s'évanouit ; assiégeants et assiégés s'effacèrent derrière un écran noir : M. Lethois ne vit plus rien...

D'abord, il lui sembla qu'il s'enfonçait dans une eau profonde. Il coulait à pic et suffoquait. Ensuite, comme cette chute vertigineuse se prolongeait, il eut la sensation qu'entraîné par le frottement de l'onde, il tournait sur lui-même. Plus il virait, plus l'épouvante lui venait d'un écrasement final, quelque part, quand la chute cesserait ou quand il atteindrait un fond qui ne venait pas...

Ne plus voir, quel effroi ! Sans les yeux, plus d'expériences, plus de lectures ; ces carnets mêmes, sur lesquels M. Lethois avait marqué jalousement, avec des signes secrets, le résultat de sa prodigieuse enquête, ces carnets devenaient inutiles ! Ah ! il était bien temps de flâner sur les talus ! C'était rédiger qu'il fallait, rédiger tout de suite, ce soir, et demain, et tant qu'un peu de lumière impressionnerait encore sa rétine !

En même temps, M. Lethois tira un carnet de sa poche, l'ouvrit :

— La dernière fois, peut-être, que j'ai l'occasion d'inscrire ce que je vois !

Le crayon hésita une seconde dans sa main. Celle-ci s'affirma. Il écrivit ensuite :

« 22 juillet 1907, 4 heures 25 soir. »

« Sept détachements de fourmis sanguines. Orientation Sud-Sud-Ouest. Quatre messagers. Vérifié sortie de quatre fourmis noires, puis deux autres. Un mort. L'attaque générale... »

Ici, sans fermer le carnet, M. Lethois dut s'incliner pour connaître la suite.

La bataille était finie. L'armée pillait.

Pillage méthodique, sans férocité superflue ; nettoyage de commerçant plutôt qu'œuvre de corsaire. Tandis qu'aux abords de la place prise, des soldats se croisaient par centaines, une garde installée à chaque porte surveillait les expulsions et repoussait à l'intérieur tout vaincu qui tentait d'emporter une chrysalide. Vers la droite, un régiment commençait le transport des dépouilles conquises. Plus loin, dans un maquis d'herbe couverte, trois assiégés ayant réussi à sauver leur bien venaient d'être rejoints et luttaient désespérément.

Emerveillé, M. Lethois partit d'un rire sonore. A contempler cette tragédie, hors du temps, loin des hommes, pareil à Dieu, il éprouvait un tel oubli de la vie qu'il serait demeuré là, sans doute, jusqu'à la nuit si la sensation physique d'un regard posé sur lui n'eût interrompu cette extase.

ÉDOUARD ESTAUNIE.

ÉCRIT SUR DE L'EAU



Un des épisodes les plus piquants de cet ouvrage est le conciliabule tenu par de jeunes littérateurs symbolistes ou décadents qui se sont réunis pour réciter leurs vers :

LE CÉNACLE

VOULEZ-VOUS nous en lire quelques-uns ? supplia Ludovic.

— J'en ai très peu, très peu...

Et puis, je ne sais pas si...

— Pas de fausse modestie, voyons, dit Eucrate. Vous savez bien que tout ce que vous écrivez est très bien. Pour moi, je me cale dans mon fauteuil et ferme les yeux pour mieux entendre.

— Ce serait si gentil à vous ! pleura Esmont.

— Du moment que vous y tenez tellement...

— Si Paolo Mercanti a l'audace d'ouvrir la bouche, déclara Olivier Laurent, je lui enfonce un tison de fer rouge dans le ventre et je lui retire le foie, la rate et la vésicule biliaire pour les offrir à un cloporte. Qu'il se le dise !... D'abord, s'il avait eu la moindre délicatesse, il ne m'aurait pas laissé, interminablement, dans cette posture inconfortable. Il m'aurait dit : « Mon cher Laurent, mon petit Laurent, au lieu de rester debout sur votre chaise, faites-nous donc le plaisir de vous asseoir et de nous énoncer quelque-une des opinions gentilles et spirituelles que vous professez sur la littérature. Je ne vous lirai ma tartine qu'après vous avoir écouté. » A quoi j'aurais répondu, avec infiniment de courtoisie : « A l'instant même, mon doux, mon adorable petit Mercanti, je m'assieds et je vais vous parler d'André Gide. »

— Et pourquoi d'André Gide ?...

— Parce que je ne comprends pas *Paludes*.

— Et pourquoi ne comprenez-vous pas *Paludes* ?

— Parce que c'est plein de calembours, et de calembours que je ne comprends pas.

Cependant, le poète avait déplié un de ses petits papiers et il lisait, d'une voix plaintive, traînante, en faisant un sort à chaque virgule :

— *Murmures dans la Nuit...*

— Très joli titre, dit Eucrate.

Je traîne ma douleur,

J'ai peur de ma peur.

Ah ! qui viendra sur mon malheur

Verser tous les pleurs ?

— Un sapeur ! un sapeur ! hurla Olivier Laurent. C'est un sapeur qui viendra verser des pleurs sur vos malheurs.

— Chut ! chut !

— A la porte !

— Continuez.

Je suis tout seul,

Dans le linceul

De cette nuit,

Et dans le vent,

Et dans le vent !...

Il y eut une minute de recueillement. Épuisé, le lecteur avait laissé tomber sur ses genoux le manuscrit de son poème et il regardait devant lui, sans doute l'avenir, l'avenir, qui ne lui faisait pas peur. Répandus par la chambre, écroulés sur les chaises ou à même sur le tapis, la tête com-

primée entre leurs paumes pour qu'elle n'éclatât point, les jeunes gens soupiraient, comme écrasés par la rafale de l'indiscutable beauté. Ainsi, dans les promenades des grands concerts, quelques personnes écoutent les symphonies de Beethoven.

Le premier, Eucrate eut la force de sortir de son rêve.

— C'est épatant ! dit-il.

— C'est tout à fait extraordinaire, dit Ludovic.

— Et puis, quelle émotion, insista Jacques, quel charme !... Les rythmes allégoriques...

— Evidemment, dit Esmont ; mais ça fait un effet !... On se demande comment c'est cuisiné. Mâtin ! mon cher, vous en avez une technique !

— Si, dit Eucrate, on pourrait analyser. Mais ce serait besogne de pédant. J'aime mieux rester sur ma sensation.

— Avec des mots, reprit Ludovic, avec des mots horriblement simples, arriver à ce...

Son geste pulvérisait l'impondérable ; sa bouche se contractait avec le léger sifflement qui exprime que quelque chose de suprême frôle nos sens trop faibles pour le pleinement percevoir.

— Ce que je donnerais pour bâtir des machines comme ça, moi ! répétait Jacques avec tous les signes d'une sombre et impuissante envie.

— Et vous prétendez, reprit Eucrate, que la *Revue Rouge*...

— Comme je vous le dis...

— Ah ! ah ! ah ! c'est un peu fort. On imprime Merrill, Régnier, Verhaeren, Jammes, des poètes de valeur certes, mais, enfin, dont pas un n'aurait pu coller debout ces trois strophes, et on refuse *Murmures dans la Nuit*. L'inconscience de tous ces gens-là donne une idée de l'infini.

Le silence se fit de nouveau. Une indignation muette crispait les visages. Jacques de Meillan offrit une seconde fois du thé. Paolo Mercanti avait réintégré ses œuvres complètes dans la poche intérieure de son veston. Il avait cet air résigné qui transfigure les victimes du Destin lorsqu'elles sont supérieures à ce qui les écrase. Il crut devoir dire avec élégance :

— Ce n'est pas la première fois qu'on me refuse mes vers. Ce ne sera point, je pense, la dernière.

— Ah ! tenez ! dit Eucrate, ne parlons plus de tous ces gens-là, voulez-vous ? Nous sommes entre artistes, entre dilettantes. Il y a de ces sujets de conversation qu'un homme d'esprit refuse.

Mais Paolo Mercanti n'avait point le temps de parler d'autre chose. Il lui tardait de faire d'autres visites, d'aller ailleurs enchanter d'autres âmes avec les allitérations de *Murmures dans la Nuit*. Il s'excusa de quitter si tôt des amis aussi bienveillants, aussi compréhensifs, pour des salons bourgeois dont le niveau intellectuel... Mais ce n'était pas, certes, son plaisir.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

Pour recevoir sans frais ces deux volumes (contre mandat ou timbres), ou tout autre ouvrage, ancien ou nouveau, — pour obtenir tous renseignements concernant les questions de librairie, nos abonnés et lecteurs sont priés de s'adresser ou d'écrire à la *Direction de la Librairie des « Annales »*, 51, rue Saint-Georges. Il leur sera immédiatement donné satisfaction.



Zola et l'Académie.

— Voulez vous accepter mon bras ?
(Caricature de GILBERT-MARTIN.)

L'ACADÉMIE ET SES DÉTRACTEURS

De tout temps, l'Académie, et plus généralement l'Institut, a servi de cible à la malveillance ou aux rancunes de certains littérateurs. Nous avons eu l'idée, à l'occasion de la première représentation du *Foyer*, d'exhumer quelques-unes des philippiques les plus célèbres dirigées contre l'illustre Compagnie... Le piquant, c'est que plusieurs des détracteurs de l'Académie moururent académiciens, tel Maxime Du Camp, dont nous reproduisons ci-après le violent article, et tel Alphonse Daudet, qui disparut au moment où l'on négociait sa réconciliation avec les Quarante :

L'Académie Nuisible

A part les trois hommes sérieusement littéraires qui font partie de cette Compagnie, à part MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny et Alphonse de Lamartine, qu'y voyons-nous ? Les incurables de la politique ; les débris de tous les ministères et de toutes les tribunes.

Nous les connaissons depuis longtemps, nous les avons vus à l'œuvre, nous savons leurs pasquinades et leurs insuffisances. Sous la Restauration, nous les avons vus libéraux, chantant les couplets de M. de Béranger et goudaillant les curés ; sous le gouvernement de Juillet, nous les avons vus conservateurs tant qu'ils étaient en place, et de l'opposition dès qu'ils n'y étaient plus ; après 1848, nous les avons vus pâles, tremblants de peur, terrifiés, devenus tout à coup républicains du lendemain, et nous les avons entendu, le 4 mai, acclamer quatorze fois la République, qui ne leur en demandait pas tant ; puis, nous les avons vus conspirer entre eux, se disputer dans l'espoir à toujours déçu de portefeuilles qui ne leur reviendront jamais, et se frotter les mains en pensant qu'ils allaient reconquérir ces bons ministères où l'on était si bien et qu'on ne peut se lasser de regretter.

J'ai dit que l'Académie n'était plus, de nos jours, un corps littéraire ; j'ai eu tort. J'aurais dû dire qu'elle est un corps essentiellement antilittéraire : elle corrompt ou elle tue.

Un jour, un homme sérieux, un grand poète, l'écrivain le plus sincèrement probe peut-être de la littérature moderne, le frère intelligent qui, dans ses romans, dans ses poésies, dans

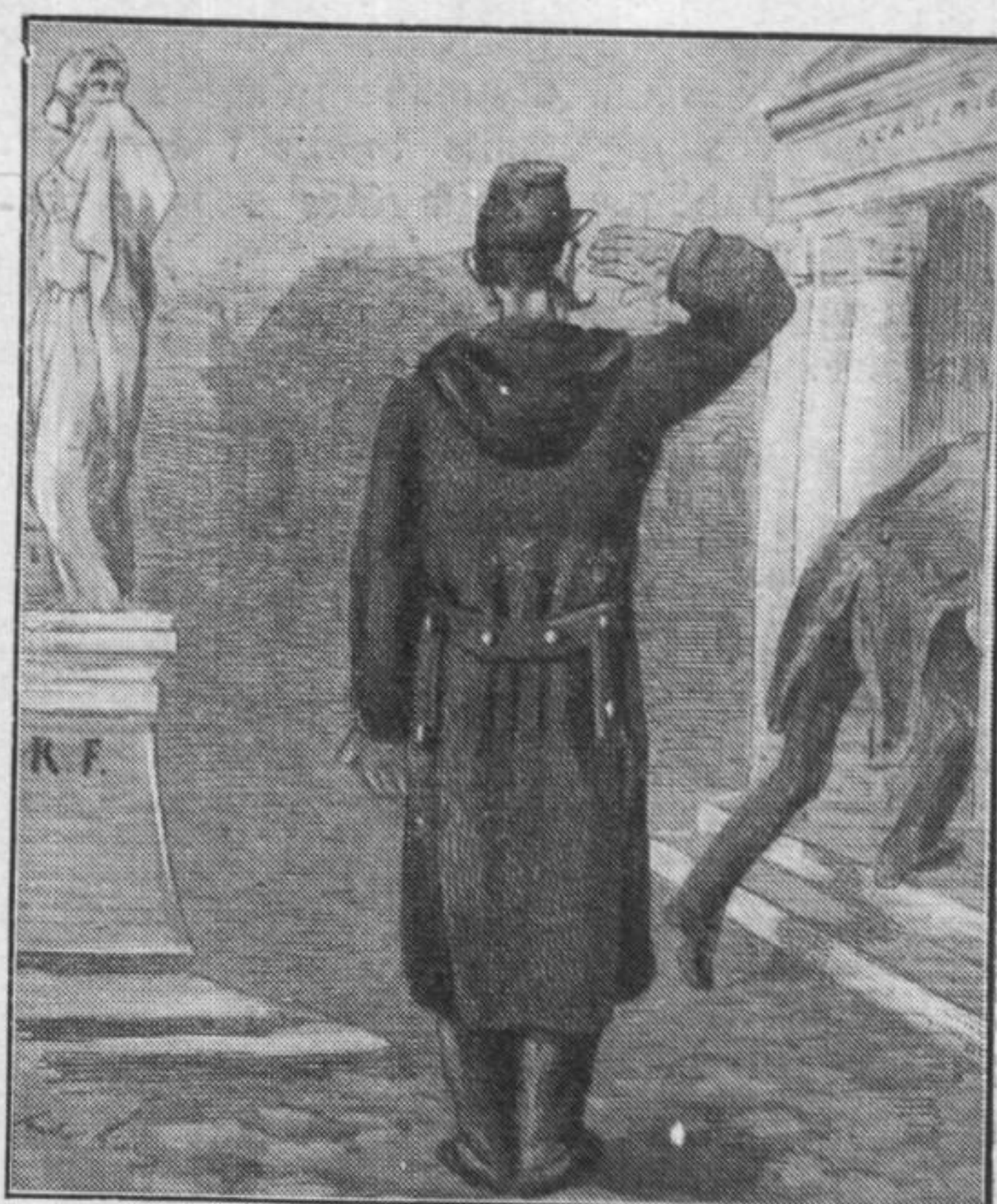


M. Octave Mirbeau. M. Thaddée Natanson.
(Phot. Gerschel.)

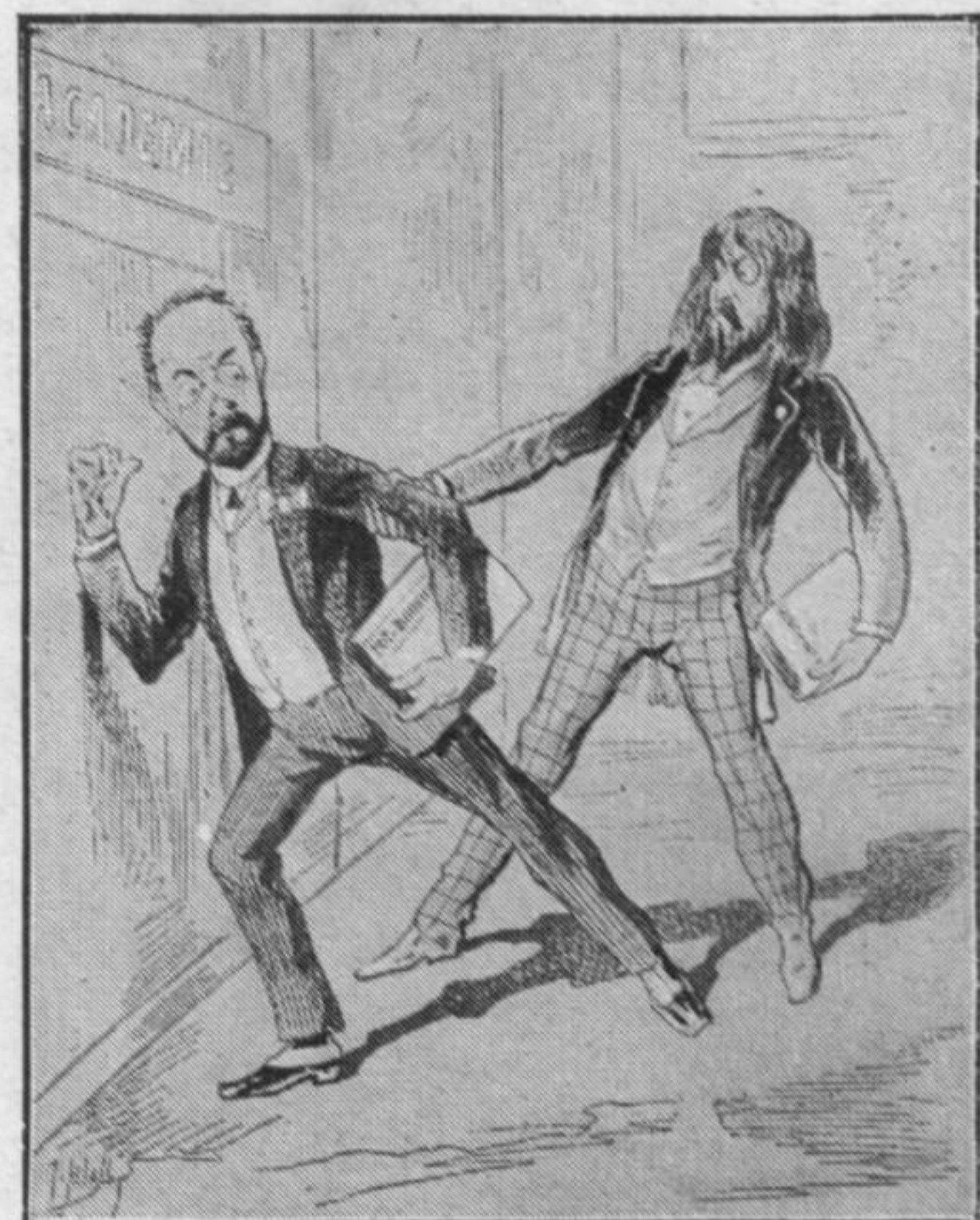
LES AUTEURS DU « FOYER »

ses drames, dans ses nouvelles, dans ses préfaces, a toujours tenu haut sa bannière, a toujours combattu pour la race sacrée des poètes à laquelle il appartient, autant que qui que ce soit, Alfred de Vigny, en un mot, eut cette fantaisie singulière de se faire recevoir membre de l'Académie française. L'Académie eut assez bon goût, ce jour-là ; elle se fit cet honneur d'admettre le candidat dans son sein. M. de Vigny prononça un discours sage, modéré, convenable, faisant dignement sa profession de foi littéraire et donnant à l'Ecole nouvelle les éloges qu'elle méritait. On vit alors ce spectacle curieux : Un homme se leva pour répondre. Il n'avait d'autres titres littéraires que d'avoir été ministre dans un temps où tout le monde le fut ; il n'avait d'autre illustration personnelle que de compter au nombre de ses ascendants un magistrat qui fit, jadis, honnêtement son devoir ; il n'avait fait autre chose, toute sa vie, que de débiter des lieux communs à la Chambre des députés. Il s'adressa à M. de Vigny et le *tança vertement* à propos de je ne sais quelle prétendue inexactitude historique, afin de se donner le petit plaisir de parler de quelques amis de sa famille qui avaient naturellement disparu dans la *tourmente révolutionnaire*.

Une autre fois, M. Alfred de Musset entra à l'Académie. Ah ! celui-là, nous l'avons bien aimé ! Le jour même de sa réception, nous avions relu *Namouna*, *Rolla* et les *Secretes Pensées de Raphaël*. Nous comptions sur le courage du jeune poète ; nous pensions qu'il



Du Camp à l'Académie, par ANDRÉ GILL.
LE SERGENT DE VILLE. — Un collègue !... C'est tout de même flatter !...



Daudet à Zola.

— Puisque je ne peux plus y entrer, toi, n'y entre pas non plus !
(Caricature de J. BLASS.)

proclamerait hautement sa foi, et que, comme Sixte-Quint, il allait jeter sa béquille. Il n'en fut rien. Cette scène fut honteuse. Il fut humble, contrit, terne, effacé ; il demanda pardon de ses fautes et s'humilia sous la férule.

Celui qui lui répondit fut un ancien professeur, M. Désiré Nisard, dont toute la gloire consiste à avoir signé ou dirigé une traduction des classiques latins. Il dogmatisa longuement, houspilla le récipiendaire pour ses folies passées, lui donna l'absolution et lui déclara que, maintenant, ses péchés de jeunesse lui étaient remis en faveur de sa conversion.

Depuis ce jour, M. Alfred de Musset est mort, et, chaque jour, il assiste à son propre enterrement, son talent est irrémédiablement perdu. M. Alfred de Musset a-t-il perdu son talent parce qu'il est entré à l'Académie ? Est-il entré à l'Académie parce qu'il avait perdu son talent ? Grave question sur laquelle je ne me prononcerai pas.

En tant que corps littéraire, l'Académie française n'est pas seulement inutile, elle est nuisible.

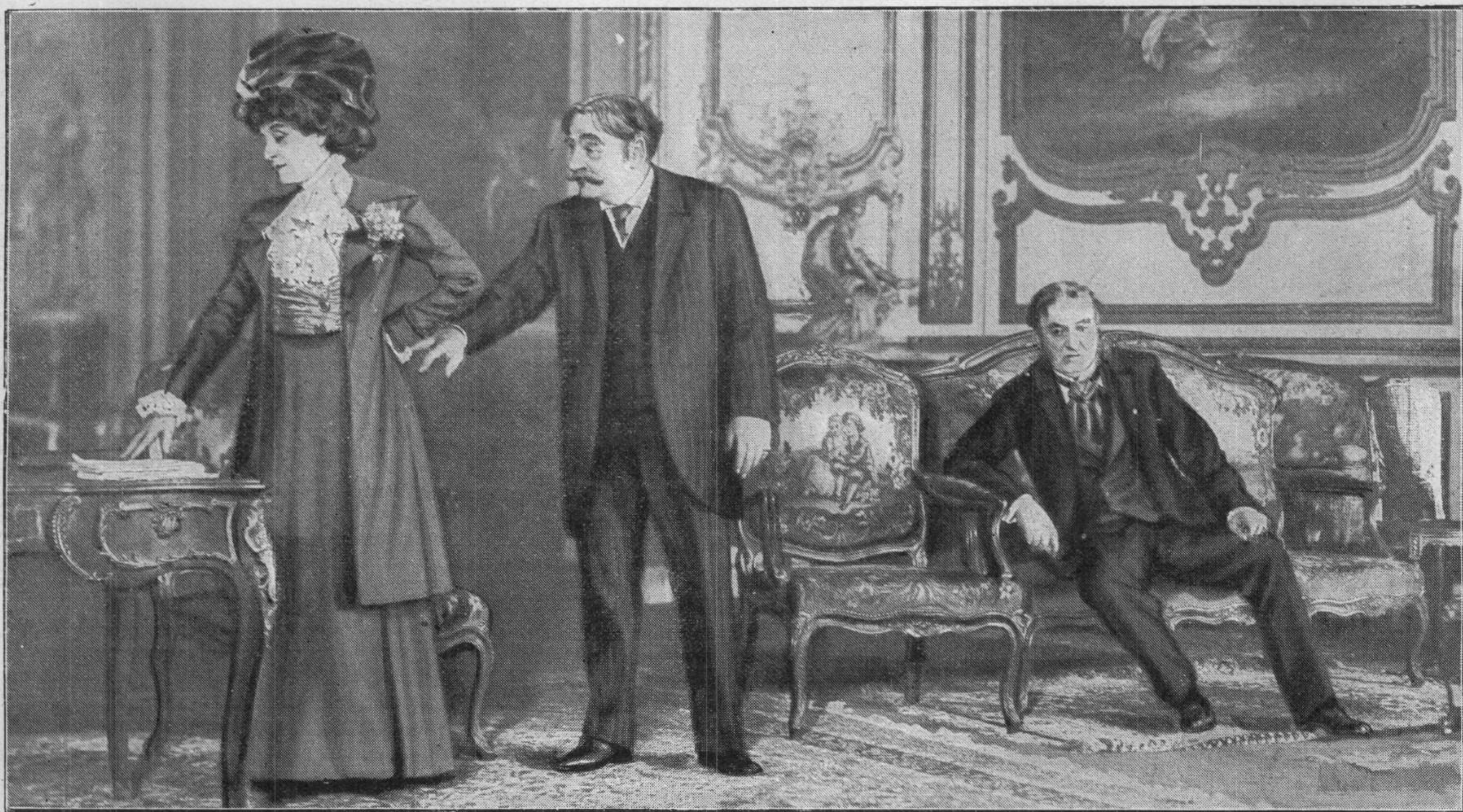
MAXIME DU CAMP.

Maxime Du Camp fut élu à la suite de son ouvrage sur la Commune ; ses ennemis politiques l'accusèrent de s'être documenté avec des rapports de police... D'où le dessin humoristique et agressif d'André Gill, reproduit ci-contre.

Obsèques d'Académicien

Sous le soleil, dans le large espace réservé, l'effet était abominable : derrière le corbillard, des membres du bureau, qu'une féroce gageure semblait avoir choisis parmi les plus ridicules vieillards de l'Institut et qu'enlaidissait encore le costume dessiné par David, l'habit à broderies vertes, le chapeau à la française, l'épée de gala battant des jambes difformes que David n'avait certainement pas prévues.

Décrépits, cassés en deux, déjetés comme de vieux arbres à fruits, les pieds de plomb, les jambes molles, des yeux clignotants de bêtes de nuit, ceux qu'on ne soutenait pas s'en allaient les mains tâtonnantes, et leurs noms, murmurés par la foule, évoquaient des œuvres mortes, oubliées depuis longtemps. A côté de ces revenants, de ces « permissionnaires du Père-Lachaise », comme les appelait un malin de l'escorte, les autres académiciens semblaient jeunes ; ils se campaient, bombaient leurs torsos sous des regards ex-

M^{me} Bartet.

M. de Féraudy.

M. Huguenot.

(Phot. Bert.)

Une scène du *Foyer* (acte III).

tasiées de femmes les brûlant à travers les voiles noirs, l'entassement de la foule, les shakos et les sacs des militaires ahuris. Cette fois encore, le salut de Freydet à deux ou trois « futurs collègues » fut repoussé de froids et méprisants sourires comme en évoquent ces rêves où vos meilleurs amis ne vous reconnaissent plus. Mais il n'eut pas le temps de s'en attrister, pris par la bousculade à deux mouvements qui agitait l'église vers le haut et vers la sortie.

ALPHONSE DAUDET.



Voici, pour finir, des fragments empruntés à deux écrivains qui se signalèrent par la violence de leurs attaques : Emile Zola et Octave Mirbeau... Ce n'est que sur le tard que Zola sollicita les suffrages de l'Académie. Il avait été un de ses plus féroces ennemis :

Les Prix Académiques

L'Académie se connaît-elle mieux en vertu qu'en littérature ? Question ardue. Est-ce que ses servantes charitables ne seraient pas plus authentiques que ses écrivains de talent ? Jadis, lorsqu'elle couronnait M^{me} Louise Collet à titre de dixième Muse, se moquait-elle aussi agréablement de nous en donnant, ensuite, des pourboires à de prétendues saintes, lasses de rôter le balai ? Enfin, je me méfie. Si l'Académie pèse les vertus dans les mêmes balances que les vers, elle a derrière elle un joli tas de crimes.

Tenons-nous-en, d'ailleurs, aux prix littéraires. Nous ne sortirons pas absolument du domaine de la vertu, car l'Académie se pique de ne couronner que les ouvrages les plus utiles aux mœurs.

D'abord, il faut que l'écrivain soumette son œuvre au jugement de l'Académie, de manière que, si un chef-d'œuvre paraît, et que ce chef-d'œuvre ne lui soit pas envoyé, il n'existe pas pour elle. De là, son ignorance affectée de toute la littérature contemporaine. Quand on ne lui envoie que des médiocrités,

ce qui est constamment le cas, elle en est réduite à choisir parmi ces médiocrités. Ensuite, loin d'avoir le souci de l'avenir, elle se plante comme une borne en travers du chemin, hostile à tout mouvement, attendant d'avoir été culbutée pour reconnaître, par la force des choses, que la littérature a fait un pas. Entre deux ouvrages également médiocres, elle se prononcera pour le plus réactionnaire, celui qui s'attardera dans quelque vieille formule, autrefois combattue par elle, et dont elle a fini par faire une arche sainte. La loi est constante.

Je dis que cela est triste. Quand on est l'Académie française, on ne trompe pas ainsi la nation, en sacrant écrivains des gens qui n'ont pour eux que leur bonne tenue. C'est une duperie, c'est nous rapetisser à l'étranger et nous faire rougir de honte en France. Heureusement, nous avons d'autres poètes et d'autres prosateurs. Supprimez donc ces prix inutiles et menteurs, qui vous déconsidèrent et qui ne sont même d'aucune utilité aux lauréats, car vos jugements tombent dans l'indifférence publique. Vous êtes sans autorité aucune, parce que vous êtes sans justice et que vous allez fatalement contre le sentiment populaire.

ÉMILE ZOLA.



L'Académie Inutile

Cela me serait tout à fait indifférent que les Académies fussent stériles... Le malheur est qu'elles sont désastreuses pour le bien public... Et je vais vous le prouver... Avant les fondations académiques, il y avait toujours des hommes capables d'abnégation et de sacrifice, des hommes dévoués au bien public... C'est ainsi — excusez cette comparaison militaire — que les soldats d'un détachement marchent, sans hésiter, à une mort certaine, lorsque chacun est convaincu que, de sa mort, dépend le salut de toute une armée... C'est ainsi — malheureusement, du reste — que toutes les religions ont eu leurs disciples,

leurs apôtres et leurs martyrs... C'est ainsi que les œuvres d'Homère, de Moïse, des admirables poètes arabes, — les plus grands poètes du monde, — de Mahomet..., d'autres encore et encore d'autres, ont pu traverser des siècles et des siècles, parvenir jusqu'à nous, malgré l'absence d'imprimeries, la rareté et l'insuffisance des moyens de transcription, les difficultés de toutes sortes, et les persécutions actives, et sans que personne y attachât le moindre esprit de lucre, ou la vanité d'une récompense honorifique... Il suffisait à l'homme d'être convaincu que l'idée exposée par un penseur sur la place publique ou dans une réunion d'amis, que la beauté exprimée par un conteur de plein air, pussent être belles et utiles aux générations futures, pour que la pensée, le poème, ou le conte, fussent pieusement recueillis et transmis de bouche en bouche, de pays en pays, de siècle en siècle, jusqu'au moment d'être fixés par des signes durables, éternels... Eh bien ! l'existence des Académies a supprimé, purement et simplement, cette force, supérieure à toutes les Académies, de la collaboration individuelle au bien général de l'humanité... Chacun pense que son dévouement, sous ce rapport, est devenu inutile, puisqu'on possède, maintenant, une institution spéciale, l'Institut, officiellement chargé de cette grande, sublime et difficile mission... D'ailleurs, à quoi servirait-elle, cette force?... A rien... Non seulement les Académies ne découvrent rien, n'encouragent rien, que la médiocrité servile, mais elles ont déshabitué les hommes de bonne volonté de faire, pour elles, ces besognes indispensables... et qu'ils faisaient, autrefois, avant qu'un ministre autoritaire, et atteint de gendeletrerie chronique, n'eût eu la malencontreuse et criminelle idée de substituer, à l'initiative toujours géniale et toujours désintéressée de l'individu, cette institution par quoi s'appauvrissent et meurent, peu à peu, l'activité intellectuelle d'un pays et le génie d'une race...

OCTAVE MIRBEAU.

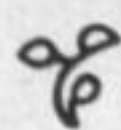


Portrait d'Angélica Kauffmann, par elle-même.



Colin-Maillard, tableau d'ANGÉLICA KAUFFMANN.

ANGÉLICA KAUFFMANN



Elle eut une destinée aussi brillante que traversée d'infortunes, cette charmante Angélica Kauffmann, dont la Suisse et l'Autriche viennent de célébrer, un peu tardivement d'ailleurs, le centenaire. La page la plus douloureuse se mêle, dans sa vie, aux triomphes de la femme et de l'artiste.

Beauté, voix enchanteresse, dons du peintre, elle avait tout pour elle. On l'admirait à son chevalet, et quand, à son clavecin, elle soupirait une canzonette vénitienne ou quelque lied tyrolien, on l'applaudissait encore; Reynolds faisait son portrait; les plus célèbres graveurs se disputaient le droit de reproduire ses œuvres; la fortune elle-même traversait, avec un sourire, l'atelier où la sœur de George III et l'enivrante duchesse de Devonshire venaient poser, quand une fatale méprise vint compromettre tout cela et mettre, dans cette existence heureuse et fêtée, l'histoire la plus tristement romanesque qui puisse survenir à une femme.

L'être idéal qu'elle incarnait aux yeux de ses contemporains succomba dans la plus odieuse des impostures. Il y avait, à Londres, où lady Wentworth l'avait conduite, un élégant cavalier donnant le ton aux élégants et portant fièrement le titre de comte de Horn. Il était beau, spirituel, et Angélica, dont les vingt-sept ans voulaient aimer, reçut, en le voyant, la blessure mythologique. Le séduisant étranger, l'irrésistible Suédois répondit à des sentiments que, dans la naïveté de son cœur, l'artiste ne cherchait même pas à cacher; et, d'ailleurs, ses épais cheveux blonds, qui semaient d'or léger ses blanches épaules, ses yeux de pervenche, sa beauté robuste et tendre, la faisaient étrangement désirable, et il

ne sut que trop facilement se faire écouter. Ils se marièrent, ou on les maria. Mais, le lendemain de leurs noces, l'infortunée comtesse de Horn apprit que l'homme adoré, le beau Frédéric n'était qu'un vil aventurier, un laquais déguisé en grand seigneur. Elle faillit en mourir de douleur, et aussi de honte, car elle chassa l'odieux « larron d'amour » sans pouvoir en chasser le souvenir. L'art seul le lui fit oublier.

Ce fut long, d'ailleurs, et demanda treize ans. C'est alors seulement qu'elle fit rompre l'infâme union et que, pour échapper à la solitude et à une situation fautive, elle accepta d'épouser un vieil ami de son père, Antonio Zucchi, artiste médiocrement doué, mais ami dévoué et qui s'offrait, depuis longtemps, à la consoler et, comme on l'a dit plaisamment, à restaurer, lui, le peintre des ruines, les ruines de son cœur. Le compatriote de Guardi et de Tiepolo l'emmena en Italie : à Venise, puis à Rome, où son atelier fut bientôt l'un des plus fréquentés de la Ville Eternelle. Les malheurs d'Angélica l'avaient, autant que ses œuvres, rendue célèbre, tout le monde voulait la connaître et connaître aussi le généreux Zucchi. Goethe, qui venait oublier au pays du soleil le souvenir de Lili Schœneman ou d'une autre de ses jeunes inspiratrices, ne manqua pas d'aller la voir. Elle se fit son cicérone à travers les « vignes » et les musées romains, et lui, en retour, la donna comme la Muse de la peinture allemande.

« Elle est, dit-il dans son *Journal*, d'une incroyable modestie et sensible à tout ce qui est beau et tendre. »

Elle était encore très belle, laissait couler ses larmes, quand le poète de Weimar, en lisant son *Iphigénie*, lui rappelait sa propre infortune; et l'inflammable ami de Frédérique

Brion l'aima peut-être un peu... Mais, cela, c'est l'affaire du bon Zucchi.

Angélica n'en avait d'ailleurs pas fini avec les tristesses; la fortune ne lui souriait que pour l'accabler de nouveau. En 1795, elle vit mourir l'honnête Vénitien et, bientôt après, perdit toute sa fortune. Presque réduite à la misère, — puisque le général Lespinasse, lorsque l'armée française occupa Rome, dut la dispenser de l'obligation de fournir au logement du soldat, — elle la supporta bravement. Quand elle disparut à son tour, l'Académie de Saint-Luc voulut se charger de ses funérailles et, comme pour Raphaël, fit porter derrière son cercueil les deux dernières œuvres échappées de sa main.

C'est un honneur qu'elle ne méritait peut-être pas entièrement, sans doute, ou qu'elle devait surtout à ses dons gracieux. Ses œuvres (je ne parle pas de sa peinture héroïque : l'*Araminius*, les *Funérailles de Pallas*, etc.) sont, en effet, imprégnées d'une grâce candide, et c'est elle, sans doute, qui la protège contre les jugements trop rigoureux. Si le « sévère pinceau de l'histoire » était trop pesant pour sa petite main, si elle « stylisait », comme on l'a dit aussi, « jusqu'au jeu du colin-maillard », elle sut, du moins, portraiturer d'une brosse légère, d'une touche facile comme le pastel, les femmes et les enfants. Et, par là, elle eut quelquefois des trouvailles, comme ce délicieux portrait de la baronne de Krudner et de sa fille, si gentiment agencé, si simple, si vrai. Le coloris en est débile, le dessin peu soutenu, mais le charme ineffable. Devant ce groupe lumineux et gracieux, elle oublia les théories et l'enseignement de Raphaël Mengs pour laisser parler la tendresse de son âme; elle ne fut plus de son temps, mais de tous les temps, et ce regard, sincèrement jeté sur la nature, lui vaut un peu de gloire.

LÉON FLÉE.

LE
RÔLE
DE LA
FEMME
TURQUE

DANS
LA RÉVO-
LUTION
DE SON
PAYS



M^{me} Zennour (Zeyneb des Désenchantées).

Les événements attirent tous les regards vers la Turquie, et nous avons cru qu'il n'était pas sans intérêt de remettre sous les yeux de nos lecteurs une des pages où Pierre Loti décrivit Constantinople aux jours de la Constitution de 1876. Le grand écrivain était alors à Stamboul avec Azyadé, vivant dans le saint quartier d'Eyoub (du nom du compagnon du Prophète), ce quartier favori à travers lequel il aimait à s'égayer. On trouvera plus loin un fragment de ces souvenirs. D'autre part, M^{me} Zennour

(Zeyneb des Désenchantées) a bien voulu écrire pour les *Annales* l'article documentaire que voici :

Dans la révolution qui vient de changer la condition sociale de l'empire ottoman, la femme prit une part très active, bien que toute anonyme. La Turquie avait, dans son monde féminin, l'élément nécessaire à son évolution, et, seule, la Musulmane l'y a préparée.

Sous le règne brillant — mais décadent —

du sultan Aziz, la dame turque, qui avait son palais au Bosphore, un *conak* à Stamboul, qui ne sortait qu'en voiture ou en *caïk*, accompagnée de plusieurs esclaves, n'avait plus qu'un désir au monde : ressembler le plus possible à ses sœurs d'Occident, dont elle ne copia que les toilettes tapageuses et les coiffures excentriques. L'exemple du second Empire, en France, fut donc néfaste à ces captives, à qui l'on donnait plus de bijoux que de liberté, plus d'amour que d'estime.

Elles en souffrirent cruellement le jour où elles virent, par les lectures de l'étranger, qu'il y avait autre chose, de par le monde, que l'embellissement seul du corps : celui de l'âme... Il leur vint alors le désir de tout lire, de tout apprendre à la fois. Et elles en apprirent tant, que leur souffrance devint intolérable.

Mais la guerre terrible et la chute des deux sultans aimés les réveillèrent de ce mauvais songe. Devant le danger et la détresse, elles comprirent, tout à coup, leur rôle et leur devoir. D'odalisques, elles devinrent des mères et des épouses, combattant, dès ce jour, pour le salut de leur patrie, de leur idée, de leur foyer. Plusieurs d'entre elles moururent à la guerre, d'autres soignèrent les blessés ou adoptèrent les orphelins. Et elles n'eurent, plus tard, qu'un but : faire donner à leurs enfants l'éducation et l'instruction qui leur avaient tant manqué.

Les années qui suivirent la guerre se passèrent dans un calme relatif. Le pays semblait vouloir reprendre haleine après ses douloureuses épreuves ; non seulement il avait perdu ses plus importantes provinces, mais aussi ses plus fidèles sujets, ses seuls défenseurs. Ceux



Dames turques en promenade.

qui les avaient remplacés ne songeaient qu'à garder le *statu quo* le plus longtemps possible et en tirer le meilleur parti pour eux-mêmes.

Mais le nouveau monarque, parmi tous les changements qu'il avait apportés au nouveau mode de gouvernement, avait voulu — peut-être par compensation — doter l'empire ottoman de plusieurs centaines d'écoles gratuites pour les petites filles.

A Stamboul, il y eut deux lycées de jeunes filles, dont l'un préparait au professorat. Le repos atavique de plusieurs générations d'inactivité fit de ces jeunes cerveaux des êtres d'une supériorité intellectuelle incomparable, non seulement aux hommes de leur pays, mais encore à leurs lointaines sœurs d'Occident...

Ce fut le premier pas de fait vers cette évolution de la femme — qui n'est pas, certes, terminée — et qui prépara à la plus belle époque de la littérature féminine turque.

Pendant plusieurs années, une revue parut, rédigée par nos meilleurs écrivains et poésses. On y lisait de fort jolies œuvres littéraires. Les ouvrages classiques et modernes d'Occident y étaient parfois critiqués; on discutait même du féminisme; mais pas un mot sur la politique du jour. Beaucoup de femmes, pourtant, — je nommerai, au hasard, Séânâné, Niguiar, E. Sémié Hanums, — auraient pu prendre en main l'intérêt de l'empire et liquider, une fois pour toutes, la question pseudo-orientale des Balkans.

Mais, hélas! la censure, de plus en plus sévère, supprima la revue, et le directeur partit en Yémen pour ne plus revenir...

Le monde féminin en fut profondément touché; son orgueil en souffrit et ne pardonna pas cette offense; mais pas un mot de plainte ne fut prononcé. On ajouta cette rancune à tant d'autres et la révolte grandit un peu plus dès ce jour.

Un de nos meilleurs écrivains — ami et élève du grand Midhat — disparut un jour sans que personne osât demander ce qu'il était devenu. Sa bibliothèque fut pillée, ses œuvres dispersées aux quatre vents. D'autres exils, aussi injustes, suivirent de près. Pendant l'hiver, des centaines d'élèves de l'Ecole militaire furent envoyés dans l'Arabie centrale. Les mères devinrent presque folles de douleur.

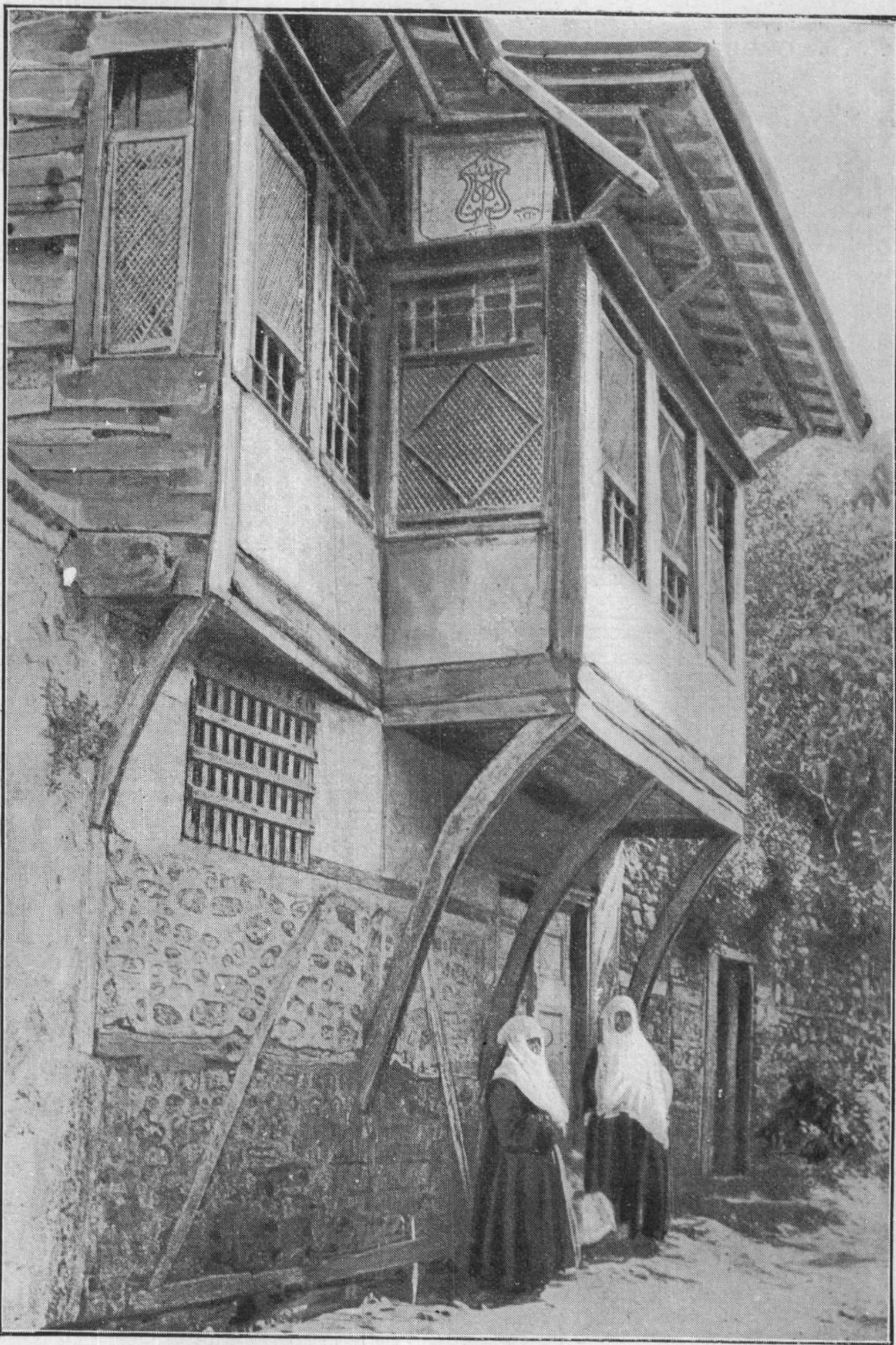
Les pères, les maris ou les frères, s'en allaient un beau jour sans que l'on sût pourquoi, laissant les femmes, seules au monde, souvent sans ressources, sans même pouvoir demander la charité, au risque de compromettre la maison où elles iraient frapper.

Une mère — veuve d'un ancien ministre — fut envoyée en exil pour avoir correspondu avec son fils, qui se trouvait alors à Genève.

N'oublions point que les Jeunes-Turcs ont tous leur mère, leurs sœurs ou leur femme, et il est souvent vrai de dire que, mieux que toutes les presses, une idée peut être propagée par l'entente de plusieurs affections. Autant en Turquie qu'en Occident, l'homme crée la pensée; mais la femme seule peut la développer et s'en servir selon les circonstances.

En 1901 et en 1903, de sourdes protestations furent étouffées par la police vigilante du gouvernement hamidien... à sa façon. Cela n'empêcha pas les femmes — bien au contraire! — de vouloir agir quand même pour la réalisation de leur rêve. Toutes firent leur devoir. Ce fut la seule préoccupation de l'heure, le seul but à atteindre pour l'avenir.

Les hommes vivaient alors dans une anxiété voisine de la folie. Même pour ceux qui n'étaient pas dans le voisinage immédiat du sultan, l'état de surveillance et d'exaspération était le même. Chaque maison était une prison cellulaire, où le maître, pour peu qu'il fût réactionnaire, faisait un enfer de son *home*.



Un coin de rue à Stamboul (fenêtres grillagées des harems).

Combien de femmes on pourrait citer, qui, malgré cet état de choses, arrivèrent à élever leurs enfants dans les idées de libéralisme et de justice!

Aucun lycée, aucun institut ne peut inculquer à un homme la conscience de son devoir et le sentiment du bien et du vrai, si sa mère n'a pas contribué au développement de ces idées; la femme, seule, peut donner, dans la toute première éducation de son enfant, la délicatesse, le tact et le respect de l'être humain, — choses essentiellement nécessaires, autant dans les jours troublés d'une révolution que dans la marche d'une évolution lente, mais que l'on désire sûre.

C'est à elle que l'homme doit le courage par lequel il a pu supporter, durant de longues années, cet esclavage et ce joug avilissants; il lui doit d'en être sorti fier et loyal, fort de son droit, sûr de son devoir, prêt à combattre jusqu'à la fin pour son idée, avec patience, avec force et énergie, et avec succès.

Rien n'avait été plus facile au sultan que

de déclarer aux Jeunes-Turcs d'il y a trente ans cette guerre sourde qui anéantit alors leur œuvre sans espoir de retour. C'est qu'alors toute une moitié de la nation était presque contre eux, par ignorance. Mais, depuis très longtemps déjà, fière et silencieuse, la femme travaillait pour l'œuvre, risquant souvent sa vie, sous l'anonymat de son voile noir.

Personne n'a pu être plus heureuse qu'elle du succès de ses compatriotes; elle s'en est réjouie dans l'ombre, sans rien demander encore pour elle. Elle sait que, pour donner la liberté, il faut, d'abord, la conquérir; elle sait aussi que son esclavage, depuis longtemps une question politique, devra fatalement disparaître. Si, un jour, on veut bien penser à elle, on verra qu'elle ne demandait pas beaucoup. Elle n'a jamais été exigeante; elle n'a pas demandé à être « suffragette », mais, simplement, à être considérée comme un être pensant.

ZEYNEB.

Paroles
DE
EUGÈNE MORAND
ET
PAUL DE CHOUDENS

SANGA

Drame lyrique en quatre actes

Musique
DE
ISIDORE DE LARA

CHANSON DU GRILLON (voix de soprano), chantée par M^{lle} NELLY MARTYL (rôle de Léna)

Lento.

Quelle espérance! ce bon-heur dans la mai-son! Si c'était à nous qu'il pen-se, Pour nous unir, Jean et moi,

Lento très doux
ppp cantando
rit.
espress

a Tempo.

Ah! si ma des-ti-née est tel-le, Je serai, comme il se doit, La femme aimante et fi-dèle,

rit.
a Tempo.
pp
pp leggierissimi.
Ped
Ped

CHANSON DU GRILLON.

Le gril-lon dans la mai-son La voix du gril-lon monte avec la flam-me; Il dit sa chan-son... Que le vent qui

p
pp
f
p
rit.

a Tempo.

bra-me souffle pour en-trer, Il n'empêche pas d'en-ten-dre dans la cen-dre, La voix du gril-lon au cœur du foy-er. La voix de la fem-me..

mf
p
f
pp

rit.
a Tempo
f

Mon-te avec son â-me, Au cœur de l'é-poux, Que le sort jaloux, Frappe de ses coups; Il n'empêche pas d'en

a Tempo
p rit
pp
Ped

rit.
pp très doux.
allargando molto.
Moderato.

ten-dre, La voix ten-dre, La voix de la femme au cœur de l'é-poux!

rit
pp
snivez.
pp
Moderato.



La Révolution en Haïti. — L'arsenal de Port-au-Prince, qui a été détruit par les insurgés.

Histoire de la Semaine

ETRANGER

Le Jubilé de François-Joseph

L'Autriche vient de célébrer le soixantième anniversaire de l'avènement de François-Joseph. Il y eut, ce dernier 2 décembre, en effet, soixante ans jour pour jour que l'abdication de l'incapable Ferdinand I^{er} et la renonciation de l'archiduc François-Charles le firent empereur.

Cet anniversaire n'a certainement pas eu l'éclat extraordinaire de ce *Diamond Jubilee*, qui fut un peu l'apothéose de la reine Victoria, — le *Diamond Jubilee* avec l'inoubliable revue de Spithead; mais, dans leur long développement, les fêtes autrichiennes n'auront pas manqué de grandeur. On se souvient que l'empereur Guillaume II et toute l'Allemagne couronnée vinrent s'incliner devant le chef de la maison de Habsbourg et s'unir au peuple autrichien en un même hommage, une même vénération. Et mercredi, encore, bien que l'heure soit aux pires difficultés, Vienne a longuement acclamé le vieux souverain. *Te Deum* à la Hofburg, gala à Schoenbrunn, pièce de circonstance jouée par les

jeunes archiducs : rien n'a manqué au jubilé de celui que la presse autrichienne appelle, quelquefois, le souverain d'expérience et de souffrance. Ce règne de soixante années restera, en effet, comme un des plus difficiles qui soient.

Et, à vrai dire, c'est en pleine tourmente qu'il commence. L'Autriche frémissante, la Hongrie révoltée, la Lombardie secouant ses chaînes : tel est le triste héritage légué avec la couronne à un prince de dix-huit ans. On sait comment François-Joseph en sortit, ou, plutôt, comment l'en sortirent Windischgrätz et Radetzki. La Hongrie, victorieuse à Issaség, fut vaincue à Villagos; la Lombardie succomba à Novare. Mais ce n'était qu'un répit. En 1858, la guerre d'Italie éclate et les victoires de Montebello, de Palestro, de Magenta et de Solferino, le traité de Villafranca, répondent à l'envahissement du Piémont par les armées autrichiennes.

Puis, c'est, en 1866, la défaite de Sadowa, qui date la décadence de la domination des Habsbourg en Allemagne et l'élévation des Hohenzollern.

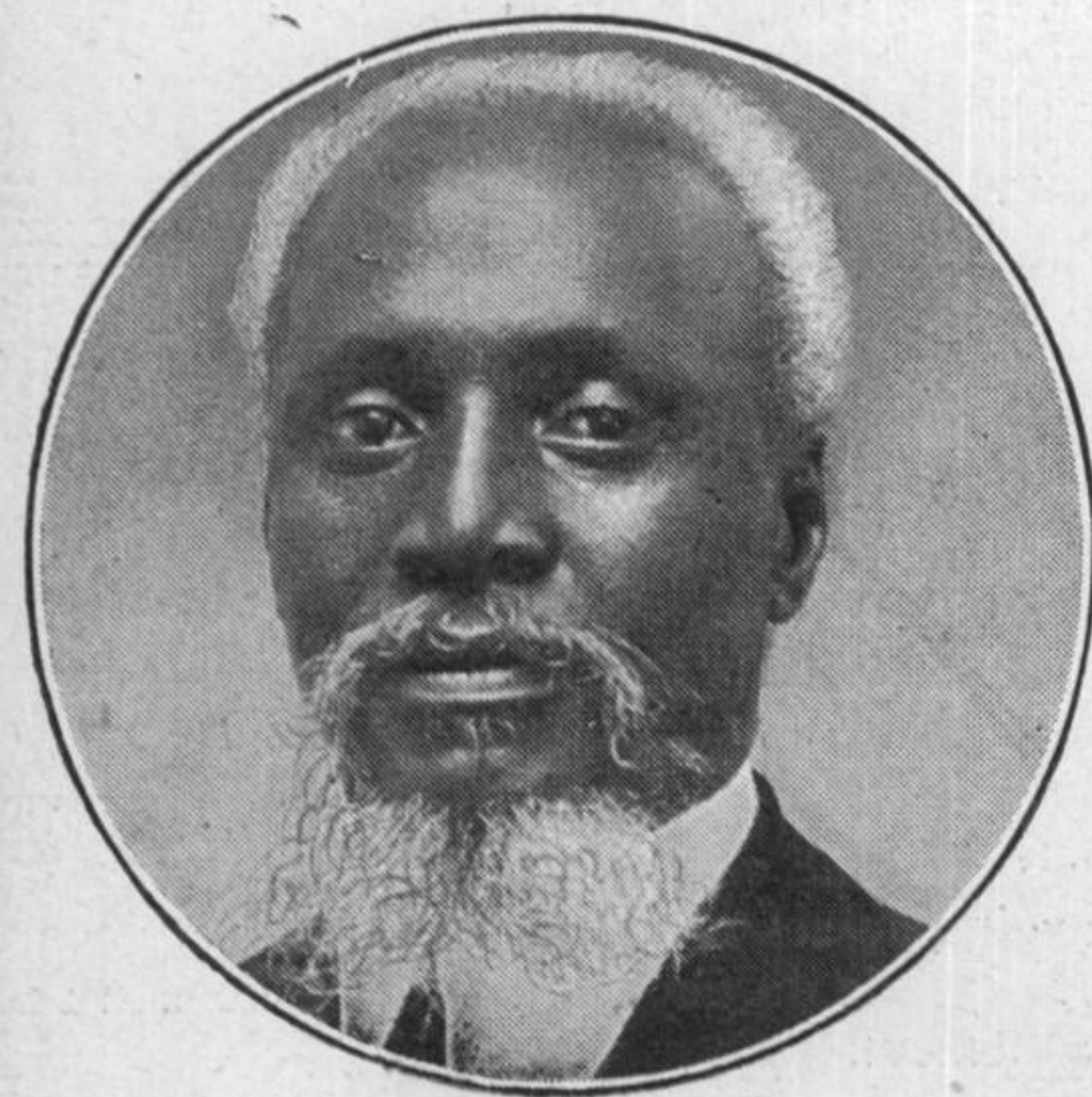
François-Joseph prit le parti de sa défaite, et, comme Bismarck n'avait pas mutilé son empire, il accepta la Triple-Alliance. On sait comment il en fut récompensé dans le traité de Berlin, par la liberté d'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, qui lui ouvrait l'Orient.

C'était là, pour l'Autriche, une violente tentation. Toutefois, le vieil empereur sut, pendant trente ans, y résister. Son malheur constant sur le champ de bataille le rendait prudent. Ne devait-il pas aussi compter avec les difficultés intérieures? L'Autriche est, en effet, un composé de vingt peuples divers, et François-Joseph a passé une partie de son existence à combattre les tentatives de dissociation. Les fêtes mêmes de son jubilé ont été compromises par de violentes échauffourées à Prague, entre les Allemands et les Tchèques, qui ont foulé aux pieds les couleurs impériales. La troupe a dû intervenir, et, comme on le devine, le sang a coulé.

On sait comment, d'un geste hardi, le baron d'Aerenthal (il vient d'être fait comte et grand-croix de l'ordre de Saint-Etienne) a rompu avec une politique aussi longtemps prudente. Au risque de provoquer une conflagration générale dans les Balkans, l'audacieux mi-

nistre a proclamé l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Et l'on a vu qu'il n'a pas même essayé de panser les blessures que cette annexion a brusquement ouvertes. Il a répondu au boycottage des marchandises autrichiennes par les Turcs en menaçant de rappeler l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, et aux revendications de la Serbie et de l'Herzégovine, que cette annexion frappe dans leurs plus chères et leurs plus profondes espérances, par une mobilisation partielle de l'armée autrichienne. Rien qu'à Vichegrad, en Bosnie, il y aurait la valeur de trois corps d'armée, c'est-à-dire cent vingt mille hommes. C'est un point stratégique important qui, le cas échéant, permettrait aux forces autrichiennes de faire face à la Turquie, par le sandjak de Novi-Bazar, et au Monténégro, et de prendre la Serbie elle-même, déjà menacée par Semlin, à revers. De nombreuses troupes s'acheminent journellement vers Budna et les bouches du Cattaro. La neige couvre les montagnes et rend, pour l'instant, la guerre difficile; mais celle-ci demeure, néanmoins, comme une éventualité possible, car les Serbes et le prince Georges, les Autrichiens et l'archiduc François-Ferdinand, ne sont pas animés de sentiments moins belliqueux les uns que les autres.

Et ce n'est pas seulement à Constantinople, à Cettigne, à Belgrade, que la politique du comte d'Aerenthal soulève des colères; elle a son contre-coup jusqu'en Italie, où les dé-



Le général Firmin.



Le général Simon.



M. Tittoni.

monstrations de l'opinion publique ont eu, à la tribune du Montecitorio, le plus vif, le plus significatif écho. Pour la première fois, la Triplice y a été battue en brèche, et l'on a vu un ancien président du Conseil conclure de la politique extérieure de l'Autriche à la « nécessité d'une Italie forte et prête à toute éventualité ». M. Fortis s'est élevé contre les armements que la monarchie dualiste dirige contre son pays.

« L'Italie, a-t-il dit, n'est menacée de guerre par personne, si ce n'est par son alliée. »

Et, poursuivant son idée jusqu'au bout, il a ajouté :

« Ou cette situation cessera, et nous resterons amis; ou elle continuera, et chacun reprendra sa liberté. Le Parlement, le pays, sont d'accord à ce sujet. Que le gouvernement demande donc les sacrifices nécessaires pour sauvegarder la patrie. »

Et, aux applaudissements qui ont salué ce langage, il n'est pas douteux qu'il ne réponde au sentiment public italien. Bien plus, le ministre des affaires étrangères lui-même, M. Tittoni, à qui l'on reprochait vivement de s'être engagé, par avance, dans le discours qu'il prononça à Carate, à soutenir l'Autriche dans sa politique balkanique, a reconnu, au milieu de l'émotion générale, qu'il avait été « trompé, illusionné ».

Bien que la Chambre italienne, un peu mobile en ses manifestations, ait finalement approuvé la politique du gouvernement, ce sont là des paroles significatives.

La Révolution en Haïti

La République d'Haïti est, de nouveau, la proie des dissensions intestines, des rivalités de couleur, et, de nouveau, la révolution y triomphe.

Comme M. Anténor Firmin l'avait prédit, son adversaire, le président Nord Alexis, succombe à son tour et se voit chassé du pouvoir, qu'il occupait en dictateur, depuis six ans. Par un retour plutôt ironique des choses, il a dû recourir à cet asile étranger qu'il prétendait interdire, il y a six mois, à ses rivaux malheureux, et demander son salut à nos marins.

C'est en 1902 que la révolution dirigée contre le président Tirésias-Simon Sam l'avait conduit au pouvoir, et, depuis, il s'y maintenait de la façon la plus tyrannique et la plus cruelle. Le massacre était un de ses procédés de gouvernement, et l'on n'a pas oublié les fusillades odieuses dont Port-au-Prince fut, en mars dernier, le théâtre; on se souvient, notamment, de l'exécution du jeune poète Massillon Coicou, mis à mort sans jugement

ou sans autre chose qu'un jugement sommaire.

Le succès qu'il remporta à cette époque sur Anténor Firmin et son parti semblait promettre au vindicatif et cruel octogénaire une fin de présidence paisible; mais Nord Alexis, qui soupçonnait, qui écartait tout le monde, commit la faute lourde de s'aliéner son principal lieutenant: le général Simon. Celui-ci, à qui il avait confié le gouvernement du Sud de l'île, répondit à une révocation brutale en s'insurgeant. Il groupa autour de lui le flot des mécontents, et Nord Alexis, trop confiant dans son étoile, dans l'éloignement de ses adversaires, et pris, d'ailleurs, au dépourvu, ne put résister aux forces nombreuses secrètement et habilement organisées, d'un autre côté, par le général Boisrond-Canal. Ses troupes refusèrent de se battre, et lui-même, assiégé dans son palais de Port-au-Prince, par une foule hostile, sollicité, enfin, de tous côtés, de ne pas livrer la ville aux horreurs d'une guerre civile, dut donner sa démission. Et, au lieu de se faire sauter, comme il l'avait déclaré, on le vit recourir à cette protection étrangère qu'il méconnaissait six mois auparavant. Son départ et son embarquement à bord du *Duguay-Trouin* furent des plus difficiles et faillirent même tourner au tragique. Quand il monta en voiture, le ministre de France dut, pour le protéger, pour lui sauver la vie, jeter sur ses épaules notre drapeau tricolore.

A l'embarcadère, même, comme il mettait le pied sur la chaloupe qui allait le conduire au *Duguay-Trouin*, la femme d'un de ceux qu'il fit fusiller essaya de lui donner un coup de couteau, et, là encore, le représentant de la France fut obligé de le couvrir du pavillon national pour éviter les coups de fusil et de revolver dont on le menaçait du rivage. Sans la protection de la France, il était perdu, la foule l'assassinait, le jetait à la mer.

Le général Boisrond-Canal a organisé un gouvernement provisoire avec le général Légitime comme président; mais il semble que la population (celle, du moins, de Port-au-Prince) se prononce pour le général Simon.

Le Président Castro

Tout arrive, en ce moment, même l'impossible. L'ineffable Cipriano Castro, le dictateur vénézuélien, est en route pour la France; peut-être même le paquebot *Guadeloupe*, sur lequel



M. Fortis.

il s'est embarqué dans les derniers jours de novembre, l'a-t-il déjà déposé à Bordeaux? C'est la maladie seule qui l'amène. La tuberculose l'a mis fort mal en point; un de ces « reins présidentiels » se désorganise et l'« illustre malade » vient se confier aux soins de médecins, au bistouri du docteur Israël, célèbre spécialiste allemand.

La France est magnanime. Cependant, lui est difficile de le recevoir. Il faudra pour cela, qu'elle oublie les vexations de toutes sortes dont ses nationaux furent victimes, la rupture de ses relations avec le Venezuela et l'expulsion brutale de son représentant à Caracas, M. Taigny.

Il est donc probable que, dès son arrivée, Castro trouvera un arrêté d'expulsion. Et tout ce que le gouvernement pourra faire, ce sera, par humanité, de lui laisser traverser le sud français pour se rendre à tel point de frontière qu'il choisira.

Les États-Unis et le Japon

Un accord très important vient d'intervenir entre les États-Unis et le Japon pour le maintien du *statu quo* dans le Pacifique. Les deux pays s'y engagent chacun à respecter les possessions territoriales de l'autre dans cet océan et à sauvegarder aussi l'indépendance de la Chine; ils déclarent ne nourrir aucun dessein agressif.

FRANCE

La Disgrâce d'un Amiral

L'un des chefs les plus estimés de la marine française, le vice-amiral Germinet, vient de jeter, à propos de l'état des munitions, le cas d'une guerre, un véritable cri d'alarme. Les approvisionnements de l'artillerie moyenne sont au complet, il n'en serait pas de même des grosses pièces, c'est-à-dire les pièces de nouveau type, qui seraient hors de combat au bout d'une journée. Une autre cause d'infériorité résiderait dans la qualité même des obus. Ils portent seulement neuf kilogrammes d'explosifs, alors que ceux des marines étrangères en renferment le double et le triple. Enfin, la proportion des obus en fonte, par rapport à celle des obus en acier, serait trop grande. L'obus en fonte est suffisant pour les exercices, mais il ne l'est plus pour le combat moderne.

Le gouvernement a demandé des explications au commandant en chef de l'escadre d'évolution, et, sans discuter les mobiles auxquels il avait obéi, l'a blâmé, lui a reproché d'avoir, par ses révélations, risqué d'affaiblir la force morale du pays, et l'a relevé de son commandement.

JACQUES LARDY.



L'amiral Germinet.

(Phot. Bougault.)

Causerie Théâtrale



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Foyer*, trois actes
de MM. Octave Mirbeau et Thaddée Natanson.

Nous l'avons eue, cette pièce, qui, avant de naître, a excité de si furieuses rumeurs. Le public l'a écoutée sans colère, avec une curiosité patiente. Il s'attendait à des monstruosité; et je ne dis pas qu'il ait été déçu; mais il n'a trouvé, en somme, dans le *Foyer*, que les outrances, la violence concertée, le parti pris de pessimisme, qui existent dans les œuvres antérieures de M. Mirbeau et constituent comme sa « marque de fabrique »... Il est convenu que la société est un égout, que les hommes sont des scélérats, les femmes des prostituées, que la vertu n'est qu'un mot, ainsi que la générosité, la probité, la noblesse d'âme, et, en général, tous les sentiments par lesquels l'espèce humaine s'élève. Si M. Mirbeau ne nie pas la possibilité de ces sentiments, il les cache; il les exclut de ses ouvrages et, particulièrement, de ses pièces de théâtre; il veut que celles-ci nous inspirent une profonde horreur du temps actuel, nous en offrent la plus hideuse image. C'est surtout aux classes soi-disant privilégiées qu'il s'attaque, aux riches, aux puissants, aux personnages qu'honore la considération publique et qui marchent à la tête du corps social... Couvrir de boue un académicien, flageller un sénateur, montrer une grande dame s'avilissant au contact d'un banquier véreux, étaler les turpitudes qui se peuvent abriter sous l'hypocrite manteau de la bienfaisance, faire d'une œuvre de charité, patronnée par l'Institut, subventionnée par le gouvernement et sympathique au clergé, un cloaque, où fleurissent le crime, le vol et la débauche, quelle joie! quel festin de cannibales! Ravager, détruire, bombarder les façades, en arracher, en balayer les pierres, considérer tout édifice encore debout comme une bastille qu'il faut prendre d'assaut, n'envisager résolument, systématiquement, qu'un seul côté des choses, — le mauvais: telle est la passion du démolisseur. Telle est la mentalité de M. Octave Mirbeau. Elle s'épanouit pleinement dans le *Foyer*.

Le drame gravite autour du couple Courtin. Le baron Courtin occupe un siège au Sénat, un fauteuil à l'Académie; il protège une œuvre philanthropique. On lui donne le « Monsieur le Président » gros comme le bras. M^{me} Courtin s'habille et se chapeaute délicieusement; elle passe à travers Paris, jolie, brillante, fêtée; elle symbolise la parfaite « femme du monde ». Or, M. Courtin est une canaille et M^{me} Courtin est une fille. M. Courtin puise dans la caisse du Foyer pour subvenir à ses vices; il paie ses dettes de jeu avec l'argent des pauvres. M^{me} Courtin augmente par des moyens honteux les ressources du ménage et mène une vie « de bâton de chaise ». J'éprouve un extrême embarras à exposer ici ce qui se passe entre ces deux personnages. Les affaires du Foyer périclitent; ses fonds sont dilapidés. La directrice — une mégère — maltraite les orphelines confiées à ses soins; l'une d'elles, que l'on a enfermée par mesure disciplinaire dans un placard, meurt asphyxiée; la presse va s'emparer de l'incident; le scandale est près d'éclater.

Comment parer à l'imminence du péril? L'illustre M. Courtin n'hésite pas... Il sollicite l'aide pécuniaire du financier Biron, qu'il sait être le protecteur de sa femme; il exige qu'elle consente à cette répugnante combinaison et qu'elle y participe, et qu'elle obtienne de ce faiseur la somme énorme, les trois cent mille francs dont il a besoin pour éviter la police correctionnelle. D'abord, elle s'y refuse; puis, vaincue par les larmes de son misérable époux, épouvantée de l'abîme ouvert sous leurs pas, jalouse de conserver sa situation mondaine, elle cède. L'infâme marché s'exécute.

Jamais un pareil amas d'ignominies ne fut étalé sur les planches. A mesure que la pièce avançait, le flot de boue montait, submergeait les auditeurs. S'ils supportèrent jusqu'au bout ce spectacle, s'ils ne l'accueillirent pas par des sifflets et des huées, c'est que l'art admirable des acteurs en atténuait la bassesse ou la rendait, au moins, tolérable. M. Huguenet et M^{me} Bartet ont empêché l'écroulement du *Foyer*. Pendant l'odieuse scène du second acte, une telle angoisse, une telle douleur, se peignaient sur la face livide de l'abject baron Courtin, qu'il finit par inspirer une sorte de commisération. M. Huguenet a accompli ce miracle de substituer, dans l'esprit du spectateur, la pitié au dégoût. Au troisième acte, M^{me} Bartet a réalisé un tour de force analogue; son tact, son élégance, sa distinction, ont fait accepter un dénouement qui, avec une interprétation moins délicate et moins nuancée, eût été insoutenable. D'ailleurs, la pièce, dans son ensemble, fut remarquablement défendue. M^{me} Pierson, sous les traits de M^{lle} Rambert, la directrice du Foyer, est la réalité même; elle a tracé un portrait saisissant de cette femme audacieuse et dure, cynique exploiteuse des petites ouvrières... M. Truffier, dans l'aumônier, montre une mesure parfaite, — et que sa tâche était difficile! On a trouvé que le jeune de Féraudy imprimait une allure trop insignifiante au petit amoureux de la baronne, et que son père, M. Maurice de Féraudy, prêtait au financier Biron une physionomie trop bestiale.

En résumé, cette œuvre ne méritait pas de soulever tant d'orages. Le talent y abonde, un talent haineux qui déforme les personnes et les choses, et trahit la vérité. Le pessimisme de MM. Mirbeau et Natanson est aussi artificiel que l'optimisme de Berquin... Ils regardent les hommes à travers des lunettes noires, au lieu de les voir à travers des lunettes roses. Le moraliste de bonne foi les observe sans lunettes.

JEAN THOUVENIN.



MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE: Première représentation de *Sanga*, quatre actes de MM. Eugène Morand et Paul de Choudens; musique de M. Isidore de Lara.

C'est en Savoie que nous mène le livret de la nouvelle œuvre que vient de représenter l'Opéra-Comique. L'action nous introduit, au premier acte, dans la ferme de maître Vigord, riche villageois, volontaire, têtue. Maître Vigord voudrait marier son fils Jean avec la jeune Léna, sa nièce. Mais Jean aime Sanga, une pay-

sanne engagée pour la moisson par maître Vigord. Lorsque Jean avoue à son père son amour pour Sanga, il est mis en demeure de choisir entre celle qu'il aime et son père, car ce dernier sera inflexible. Jean, qui n'a pas hérité de son père la ténacité de caractère, n'ose résister. Il se laisse marier à Léna, tandis que Sanga est violemment chassée.

Le mariage de Léna et de Jean se conclut; nous assistons à la cérémonie, ce qui nous vaut un tableau pittoresque, animé et ravissamment mis en scène. Mais la fête est bientôt troublée par un orage, une tempête formidable. Le village est inondé, les maisons submergées. C'est une destruction complète. Nous apercevons, au tableau suivant, dans un site désolé, Léna, Jean et son père, défaillants, sondant du regard l'horizon, en quête de quelque secours. Survient Sanga, dans une barque; elle a assisté, du haut de la montagne, au terrible cataclysme. Elle sauvera Jean, mais sera impitoyable pour maître Vigord et Léna.

Le dernier acte nous fait voir Sanga auprès de Jean, qu'elle est parvenue à arracher aux flots et qu'elle cherche à ranimer. Mais Jean, désespéré, ne veut survivre ni à son père ni à Léna. Dès lors, la vie n'a plus de prix pour Sanga. Elle ne tente plus d'échapper au flot qui va la saisir, elle s'abandonne, et la vague l'engloutit avec Jean.

Cette action comprend toute une partie descriptive que s'est efforcé de mettre en lumière le compositeur, et dont, parfois, il a réussi à donner la sensation. Le mouvement extérieur au drame nous a même paru mieux rendu que les émotions diverses ressenties par les personnages. Il est vrai que la nature de Jean, son manque de caractère, ne prêtent guère à la traduction des conflits de la passion. On est quelque peu choqué, après le duo fougueux qu'il a avec Sanga, au premier acte, où tous deux se montrent très épris, de la facilité avec laquelle il s'est résigné au mariage de Léna.

Il aurait fallu donner une plus large place à la lutte des sentiments qui doit se produire dans l'âme de Jean.

De là, un certain flottement dans l'impression générale qui a nui à l'intérêt qui pouvait résulter de l'action engagée entre les quatre personnages. Ajoutons, cependant, que la partition de M. Isidore de Lara est écrite avec une heureuse entente de l'effet vocal et orchestral et qu'elle a été, à plusieurs reprises, fort applaudie.



L'interprétation est excellente. M. Fugère (maître Vigord) a chanté de façon magistrale. Il est impossible de détailler plus distinctement, d'articuler avec plus de précision, de mieux faire valoir les phrases musicales. M^{lle} Chenal possède une superbe voix, et M^{lle} Nelly-Martyl chante avec beaucoup de charme. M. Léon Beyle, qui incarne Jean, a du goût et sait phraser. Quant aux autres rôles, qui sont épisodiques, je me borne à dire qu'ils ont été fort bien tenus par M^{mes} J. Lassel, Fayolle, et par MM. Delvoye, Vaur, Blancard, Lucazeau, Barthez et Brun. Il importe de ne pas oublier la partie décorative, qui est admirable, entre autres le second tableau, qui a soulevé les applaudissements unanimes du public.

ALBERT DAYROLLES.

Mouvement

Scientifique

HYGIÈNE

Bateaux et Épidémies

On ne soupçonne pas, tout d'abord, qu'il puisse exister un rapport intime entre la santé publique et la batellerie fluviale. MM. Chantemesse et Pomès viennent de montrer, devant l'Académie des Sciences, le danger très considérable qu'offrent pour nous les nombreux bateaux qui s'en vont, en apparence bien innocents de tous méfaits, le long des fleuves et des canaux. Lorsqu'en effet, une maladie transmissible éclate sur un des innombrables bateaux fluviaux, péniches, chalands, etc., qui sillonnent les canaux de France, personne n'est chargé de s'occuper de la contagion que le marinier sème çà et là, à travers le territoire, et personne ne s'en occupe. La loi d'hygiène de 1902 a complètement oublié la batellerie fluviale.

Et, cependant, les maisons flottantes constituent des types d'habitations insalubres, plus dangereux que tous autres, puisque leur mobilité les soustrait à l'observation et aux mesures de prophylaxie. Dans la transmission des maladies contagieuses, leur rôle est considérable et inapprécié.

Comment a été importée la scarlatine qui, pendant tant de mois, a ravagé Paris? On l'ignore. Cependant, voici un fait bien caractéristique : à travers les méandres des canaux du nord de la France, la scarlatine a cheminé tranquillement, à l'insu de tous, de Belgique à Paris. La péniche qui portait les malades s'est arrêtée successivement sur plusieurs quais de la grande ville; elle a reçu à son bord, et sans que personne se doute de la présence de la maladie, des visiteurs, des ouvriers qui déchargeaient le charbon, des fournisseurs, etc., et son équipage fréquentait un débit de boissons où un enfant ne tarda pas à être frappé de scarlatine. Et voilà un foyer parisien d'une maladie éminemment transmissible, importée de Belgique.

La péniche s'appelait la *Vague*. Elle était montée par cinq personnes et, au mois de mars dernier, elle apportait du charbon de Rouen à Paris. Pendant le voyage, le bateau s'était arrêté à l'île Saint-Denis; ses habitants étaient allés rendre visite à une autre famille de marins, montant la péniche le *Nabab*, où la scarlatine sévissait. Le *Nabab* venait de Béthune et il avait croisé en route, à Orvèccœur (Oise), un troisième bateau, la *Ligue*, qui portait la scarlatine depuis Charleroi. L'infection était passée de la *Ligue* au *Nabab* et elle a pu se propager tout le long du chemin, clandestinement.

A Paris, le bateau s'amorra au quai des Grands-Augustins. Un médecin appelé exigea la désinfection; mais on se contenta de passer à l'étuve municipale quelques objets de literie. Dès le lendemain matin, pour se soustraire à toute visite importune, le bateau fuit et ne s'arrête que plus loin. Cela se passe ainsi chez les marins. Sans discipline, ils se soustraient à l'observation et sèment de tous côtés leurs germes virulents.

Il est bon que l'on sache que les chalands, surtout ceux qui sont déjà vieux, renferment des rats, qu'ils reçoivent d'autres bateaux ou prennent dans les ports. Rouen et Anvers en fournissent beaucoup à la batellerie. En sorte que, si la peste était importée au Havre par un navire, elle arriverait, grâce aux péniches chargées de rats, d'abord à Rouen, ensuite à Paris, et nous aurions déjà la peste quand on

se demanderait comment elle a pu gagner Paris.

M. Chantemesse rappelle qu'il a fait connaître, avec M. le docteur Borel, le rôle de la batellerie fluviale dans le transport du choléra de la mer Caspienne jusqu'à Berlin et Hambourg, en 1905, par le Volga, le Dnieper, le canal de Breg, la Vistule, l'Oder, la Sprée et l'Elbe. A cette époque, le choléra n'a pas gagné l'Occident parce que le réseau oriental des canaux allemands ne communique pas avec le réseau franco-belge. L'envahissement du réseau occidental allemand par le choléra au moyen des péniches serait le signal de l'envahissement de notre territoire.

Si le transport du choléra par les bateaux fluviaux est un phénomène rare, la transmission d'autres maladies contagieuses: scarlatine, variole, typhus, fièvre typhoïde, etc., s'observe plus souvent et ne rencontre l'obstacle d'aucune mesure administrative spéciale.

Les bateaux sont des habitations insalubres au premier chef. Quand la maladie s'y installe, elle s'y installe bien. D'un tonnage brut de trois cents à quatre cents tonnes, ils portent, en moyenne, de cinq à six personnes: père, mère, trois ou quatre enfants, un pilote. Au logement, sont réservées trois cabines; deux très petites à l'avant et à l'arrière contiennent à peine un lit, et une cabine centrale avec deux lits. Cet espace sert, à la fois, pour la cuisine, la salle à manger et le dortoir. Le danger de ces habitations s'accroît par suite des périodes de chômage qui ont lieu surtout en été et durent de quelques jours à quelques mois. Les bateaux s'arrêtent près des écluses ou à des stations plus importantes: à Douai, Béthune, Lille, Valenciennes, Rouen, Pontoise, Conflans. Sur certains points, on voit se grouper ainsi jusqu'à mille et quinze cents bateaux. Ce sont des agglomérations bien dangereuses au point de vue hygiénique, et d'autant plus à redouter que les marins dissimulent leurs maladies et que, s'ils consentent à consulter un médecin, ils éprouvent toutes les peines du monde à s'en procurer. Ainsi, les bateaux installés à Suresnes ou à Port-à-l'Anglais sont réduits à chercher jusqu'au centre de Paris les quelques médecins qu'ils savent venir à leur appel, quand on les mande à bord de jour ou de nuit.

Tous ces faits sont, en somme, peu rassurants. Il est évident que la batellerie fluviale se met en dehors de la loi de 1902. Il faudrait l'y ramener au plus vite. MM. Chantemesse et Pomès disent fort bien:

« Il n'y a que quelques mois qu'un décret a obligé les grands navires français et étrangers qui entrent dans un port à rester sous la surveillance du service de santé. Il en est ainsi depuis l'épidémie de Dunkerque, où la variole fut apportée en ville par un bateau venant d'Oran. »

M. Chantemesse obtint cette surveillance des navires au port. Toute maladie doit être signalée aussitôt. Ces mesures, très importantes et très efficaces, devraient s'appliquer tout aussi bien à la batellerie fluviale.

En 1905, au moment où le choléra pénétrait le long des canaux de la Prusse orientale, la loi allemande imposa aux patrons des chalands l'obligation d'arborer un drapeau jaune chaque fois qu'ils avaient un malade à bord et de subir les visites médicales. MM. Chantemesse et Pomès réclament des visites prophylactiques semblables pour les chalands qui portent des malades le long des canaux de France, une surveillance toute spéciale pendant les mois de chômage, etc. C'est une modification éventuelle de la loi de 1902.

On ne saurait trop approuver ces conclusions, car, par une route que l'on a laissée libre jusqu'ici, la batellerie fluviale sème sournoisement, sur son parcours considérable, les affections contagieuses, sans que personne s'en doute et puisse s'opposer à un danger de tous les jours. Il faut changer cela, et au plus vite.

HENRI DE PARVILLE.

PAGES OUBLIÉES



On a lu plus haut l'article inédit dans lequel M^{me} Zeyneb (une des héroïnes des *Désenchantées*) explique le rôle des femmes dans la nouvelle révolution. Voici deux pages de Pierre Loti qui complètent cette étude. La première, écrite en 1876, montre les inquiétudes, qui, dès cette époque, agitaient la jeune Turquie. La seconde met en scène Zeyneb et sa compagne, obligée, bien malgré elle, de contracter un mariage musulman:

I. — PREMIER SOUFFLE DE LIBERTÉ

AUJOURD'HUI, 22 janvier, les ministres et les hauts dignitaires de l'empire, réunis en séance solennelle à la Sublime Porte, ont décidé, à l'unanimité, de repousser les propositions de l'Europe sous lesquelles ils voyaient passer la griffe de la sainte Russie. Et des adresses de félicitations arrivent de tous les coins de l'empire aux hommes qui ont pris cette résolution désespérée.

L'enthousiasme national était grand dans cette assemblée, où l'on vit, pour la première fois, cette chose insolite: des chrétiens siégeant à côté de musulmans; des prélats arméniens, à côté des derviches et du cheik-ul-islam; où l'on entendit, pour la première fois, sortir des bouches mahométanes cette parole inouïe:

— Nos frères chrétiens.

Un grand esprit de fraternité et d'union rapprochait alors les différentes communions religieuses de l'empire ottoman, en face d'un péril commun, et le prélat arménien-catholique prononça dans cette assemblée cet étrange discours guerrier:

« Effendis!

» Les cendres de nos pères à tous reposent, depuis cinq siècles, dans cette terre de la patrie. Le premier de tous nos devoirs est de défendre ce sol qui nous est échu en héritage.

» Naguère, encore, nous n'étions qu'un corps inerte; la charte qui nous a été octroyée est venue vivifier et consolider ce corps. Aujourd'hui, pour la première fois, nous sommes invités à ce conseil; grâces en soient rendues à Sa Majesté le sultan et aux ministres de la Sublime Porte! Désormais, que la question de religion ne sorte pas du domaine de la conscience! que le musulman aille à sa mosquée et le chrétien à son église; mais, en face de l'intérêt de tous, en face de l'ennemi public, soyons et demeurons tous unis! »

II. — NOCES TURQUES

ON époux m'offre le bras, m'emmène au premier étage, où je monte comme emportée; me conduit vers un trône à trois marches sur lequel je m'assieds; puis me resalue et s'en va: son rôle, à lui, est fini jusqu'à ce soir... Et je le regarde s'en

aller; il se heurte à un flot de dames, qui envahit les escaliers, les salons; un îlot de gazes légères, de pierreries, d'épaules nues; pas un voile sur ces visages, ni sur ces chevelures endiamantées; tous les tcharchafs sont tombés dès la porte; on dirait une foule d'Européennes en toilette du soir, — et le marié, qui n'a jamais vu et ne reverra jamais pareille chose, me semble troublé malgré son aisance, seul homme perdu au milieu de cette marée féminine, et point de mire de tous ces regards qui le détaillent.

Il a fini, lui; mais, moi, j'en ai pour toute la journée à faire la bête rare et curieuse, sur mon siège de parade. Près de moi, il y a, d'un côté, M^{lle} Esther; de l'autre, Zeyneb et Mélek, qui, elles aussi, ont dépouillé le tcharchaf et sont en robe ouverte, fleurs et diamants. Je les ai priées de ne pas me quitter, pendant le défilé devant mon trône, qui sera interminable: les parentes, les amies, les simples relations, chacune me posant la question exaspérante:

— Eh bien! chère, comment le trouvez-vous?

Est-ce que je sais, moi, comment je le trouve! Un homme dont j'ai à peine entendu la voix, à peine entrevu le visage et que je ne reconnaîtrais pas dans la rue... Pas un mot ne me vient pour leur répondre; un sourire, seulement, puisque c'est de rigueur, ou plutôt une contraction des lèvres qui y ressemble. Les unes, en me demandant cela, ont une expression ironique et mauvaise: les aigries, les révoltées. D'autres croient devoir prendre un certain petit air d'encouragement: les accommodantes, les résignées. Mais, dans les regards du plus grand nombre, je lis surtout l'incurable tristesse, avec la pitié pour une de leur sœurs qui tombe aujourd'hui dans le gouffre commun, devient leur compagne d'humiliation et de misère... Et je souris toujours des lèvres... C'était donc bien ce que je pensais, le mariage! J'en ai la certitude à présent; dans leurs yeux, à toutes, je viens de le lire! Alors, je commence à songer, sur mon trône de mariée, qu'il y a un moyen, après tout, de se libérer, de reprendre possession de ses actes, de ses pensées, de sa vie; un moyen qu'Allah et le Prophète ont permis: oui, c'est cela, je divorcerai!... Comment donc n'y avais-je pas pensé plus tôt?... Isolée, à présent, de la foule et concentrée en moi-même, bien que souriant toujours, je combine ardemment mon nouveau plan de campagne, j'escompte déjà le bienheureux divorce; après tout, les mariages, dans notre pays, quand on le veut bien, se défont si vite!...

Mais que c'est joli, pourtant, ce défilé! Je m'y intéresserais vraiment beaucoup, si ce n'était moi-même la triste idole que toutes ces femmes viennent voir... Rien que des dentelles, de la gaze, des couleurs claires et gaies; pas un habit noir, il va sans dire, pour faire tache d'encre, comme dans vos galas européens.

En vérité, je crois que, maintenant, je commence à m'amuser pour tout de bon, comme si l'on défilait pour une autre, et que je ne fusse point en cause. C'est que le spectacle vient de changer soudain, et, du haut de mon trône, je suis si bien placée pour n'en rien perdre: on a ouvert toutes grandes les portes de la rue; entre qui veut; invitée ou pas, est admise toute femme qui a envie de voir la mariée. Et il en vient de si extraordinaires, de ces

passantes inconnues, toutes en tcharchaf, ou en yachmak, toutes fantômes, le visage caché suivant la mode d'une province ou d'une autre. Les antiques maisons grillées et regrillées d'alentour se vident de leurs habitantes ou de leurs hôtes de hasard, et les étoffes anciennes sont sorties de tous les coffres. Il vient des femmes enveloppées de la tête aux pieds dans des soies asiatiques étrangement lamées d'argent ou d'or; il vient des Syriennes éclatantes et des Persanes toutes drapées de noir; il passe jusqu'à des vieilles centenaires courbées sur des bâtons.

— La galerie des costumes, me dit tout bas Mélek, qui s'amuse aussi.

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

A propos des événements d'Haïti... Un des membres du gouvernement de Port-au-Prince, le ministre des finances, M. Frédéric Marcelin, est, en même temps qu'un homme politique, un écrivain fort distingué, qui manie admirablement notre langue. Nous lui empruntons cette page suggestive:

SUPPLICES HAÏTIENS

Nous connaissons le supplice de la prison tortionnaire, de la barre homicide pour crime politique, ou simplement par caprice, par bon plaisir. Quel Haïtien peut s'en croire à l'abri?

Très jeune, je fis leur connaissance. C'était aux Gonaïves, dans les premiers mois de Salnave. J'y trafiquais sur les denrées de la place pour le compte d'une maison de Port-au-Prince... Un jour, je refusai d'acheter la soute d'un spéculateur parce qu'il voulait me faire payer ses cafés au-dessus du cours.

— Croyez-moi, insista-t-il, vous avez tort de vous mettre mal avec moi pour quelques centimes. Cela pourra vous coûter plus cher!

Je ne le crus malheureusement pas. Une semaine après cet entretien, on battit la générale; les Cacos avaient fait leur première trouée dans la plaine de l'Artibonite. Immédiatement, mon spéculateur, qui était un grand chef de volontaires, tomba en bataille avec ses hommes devant ma porte. Il cria que j'étais un mauvais citoyen pour rester chez moi quand la patrie était en danger. Mais, au lieu de m'envoyer aux remparts, ce qui aurait été assez naturel, il m'envoya en prison. On m'enferma dans une petite pièce obscure, infecte. On me passa les pieds dans la barre de fer. Une heure après, on introduisit, à coups de trique, une vingtaine de travaux forcés dans mon cachot. Ils montèrent sur le lit de camp où j'étais enchaîné, ils me piétinèrent, ils me couvrirent de vermine. L'air, déjà irrespirable, devint introuvable à ma respiration pénible. Il s'en fallut de peu qu'au matin de cette nuit-là on ne me retrouvât la face congestionnée, d'une couleur violacée, laissant observer une bouche légèrement ouverte donnant issue à une écume blanche! Ce qui m'aurait privé de vous conter ce trait de notre vie locale que certainement, sans grand effort, vous retrouverez tout pareil, plus complet peut-être, dans votre propre souvenir à vous ou dans celui de quelques-uns de vos proches...

Pourtant, notre peuple est bon. Il est doux, il est charitable, il est compatissant. Toutes les vertus fleurissent sur notre sol,

ingénument, librement comme les fleurs de nos champs. Notre jeunesse est fière, héroïque. Une poussée de vaillance ardente et généreuse, périodiquement, après chaque compression, reparait en elle, en pure perte, il est vrai. Nos hommes d'Etat ne se lassent pas de méditer doctement, quotidiennement, sur les moyens d'assurer, de garantir les libertés publiques. Ils nous dotent à cet effet, et le plus souvent qu'ils peuvent, de fort savantes constitutions, de lois irréprochables.

D'où vient donc — pour ne nous en tenir qu'à cette spécialisation — que l'arbitraire, le dédain des formes de la justice, le séquestre indéfini des personnes, le mépris de la vie humaine, aient été, jusqu'à ce jour, la règle de tous nos gouvernements?... J'ai trop souvent débattu cette question pour insister là-dessus. Mélancoliquement, je me borne à penser que les proverbes sont parfois menteurs, notamment celui qui dit:

« Un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite. »

Non, le peuple haïtien méritait d'être gouverné autrement...

FRÉDÉRIC MARCELIN.

Le bon poète Marc Legrand vient de mourir, jeune encore, laissant une œuvre déjà importante. Détachons de son meilleur livre, l'Ame Antique, ce beau sonnet:

L'ARMURE

Fils chéri du divin Cyclope, un forgeron
Modela sur mes flancs l'airain où mon corps entre
Et, le doublant d'un cuir épais, du col au ventre,
Y grava deux taureaux attelés par le front.

Un rampre orne le bord de mon bouclier rond,
Tandis que le char d'or d'Hélios brille au centre;
Silène avec l'amphore est couché sous un antre
Et, dans le pressoir plein, danse le vigneron.

Sur mon casque, nul monstre armé d'ongles et d'ailes,
Mais, assis au milieu de ses brebis fidèles,
Un berger semble enfler son rustique pipeau.

Ainsi la douce paix m'accompagne à la guerre
Et j'emporte au combat le regret des troupeaux
Et l'image des champs où je vivais naguère.

MARC LEGRAND.

Il semble que la littérature enfantine, une fois écoulé le temps déjà lointain de l'âge d'or, — le temps de la marquise de Ségur, — soit entrée, pour n'en plus guère sortir, dans cette période de décadence, où elle stagne encore aujourd'hui. Aussi, lorsque, ces années dernières, à l'approche des étrennes, de très nombreux lecteurs sollicitaient nos conseils, désireux d'offrir, qui à un petit garçon, qui à une petite fille, un livre tout à la fois intéressant et joli, notre embarras était grand pour guider leur choix et un peu hésitante, par scrupule, notre réponse.

La nouvelle Librairie des *Annales* a donc pensé faire œuvre utile en offrant, sous ce titre pimpant: les *Vacances de Guignollette*, un ouvrage dont l'auteur ne s'est pas cru dispensé, du fait qu'elle s'adressait à la jeunesse, de déployer ces claires qualités d'observation délicate et de spirituelle fantaisie qui donnent à toutes ses œuvres un si particulier attrait. M^{lle} Alanic n'a d'ailleurs nul besoin d'être présentée davantage aux abonnés des *Annales*: combien d'entre eux, en effet, ont encore tout présent à la mémoire le souvenir de ce délicieux *Roman de Joconde*, son dernier succès!

Ajoutons, enfin, que les *Vacances de Guignollette* sont ornées de charmantes illustrations dues au crayon délicat de MM. Pinchon et Allouard, et qu'elles sont offertes aux abonnés des *Annales* sous une reliure spéciale et d'un très artistique effet. C'est plus qu'il n'en faut, croyons-nous (sans parler du prix peu élevé du volume: 7 francs franco), pour assurer le succès, mérité, de *Guignollette*.

La Vie Féminine



LES CERCLES DES « ANNALES »

Aux Présidents des Cercles des « Annales »

fondés en France et à l'Étranger.

Mes chers cousins,

L'année qui va se terminer dans quelques jours comptera, dans ma vie, parmi celles qu'on marque d'un caillou blanc, et qui laissent au cœur de doux et chers souvenirs... Le bonheur qu'elle m'a donné, c'est à vous que je le dois, et vous souffrirez que, très simplement, je vous en remercie...

Il est à peine croyable, en y songeant, que vous ayez assumé la charge un peu folle de mettre au monde un « Cercle », dont l'unique but est l'agrément de réunir entre eux des gens qui ne se connaissaient pas.

Et, cependant, vous l'avez fait; vous avez pris la peine de réunir un bureau, d'édifier des statuts et des règlements, d'endosser des responsabilités, d'encombrer votre tâche quotidienne, et de n'espérer aucune récompense... et j'ai trouvé cela tout naturel...

Par les seuls miracles de votre foi, vous avez animé autour de vous des bonnes volontés assoupies, vous avez groupé des amitiés qui s'ignoraient, vous avez inventé la joie, vous avez créé la vie... vous avez fondé le « Cercle » des *Annales*... Les cousins épars, les cousines isolées, qui ont entendu votre appel, sont venus en hâte se ranger sous votre drapeau, et, dès la première rencontre, ils se sont compris... Ils ne se connaissaient pas, il est vrai; mais ils se reconnurent, ayant pris, depuis longtemps, l'habitude de penser ensemble et de s'aimer à travers les espaces et aussi un peu à travers leur journal. Ils ressemblaient assez à ces parents lointains, qui trompent les ennuis de la séparation en s'écrivant chaque semaine et découvrent plus avant leur âme, alors qu'ils laissent oublier leurs visages. Dès que le hasard les rassemble, l'intimité se noue comme si jamais elle n'avait été rompue. Ils se retrouvent, parce que leurs cœurs ne s'étaient point quittés.

Vous fûtes dix à peine, les premières semaines. Chaque Cercle, maintenant, compte plus de cent membres, et vous avez le droit d'être fiers, messieurs les présidents, car, vraiment, vos familiers sont, dans le sens tendre et profond du mot, des cousins des *Annales*.

Ils s'assemblent sous votre haute impulsion, pour s'amuser, se divertir, sans doute, et cela est déjà bien; mais vous leur avez donné des désirs meilleurs encore: ils veulent goûter ensemble tous les plaisirs de l'esprit, et ceux non moins charmants de l'amitié.

Quand le premier Cercle fut fondé, grâce à d'aimables et courageuses initiatives, des Parisiens sceptiques m'avertirent de leurs craintes.

— Il ne tiendra pas quinze jours, votre Cercle des *Annales*, prophétisèrent-ils... Vous ne connaissez pas les mœurs de la province: on médit, on potine, on veut briller plus que le voisin... ou la voisine. On se jalouse, on se déchire; la société est divisée en clans, sous-clans, reclus. C'est, dès qu'on essaie la moindre tentative de conciliation, à devenir enragé.

En guise de réponse, je songeais:

— Il y a donc beaucoup de provinciaux

à Paris, car il s'y passe d'identiques choses.

Et je fus rassuré, car, s'il faut compter à part les Parisiens et les Provinciaux, il existe, à coup sûr, une troisième race, qui habite tous les pays du monde et se reconnaît à ce seul signe: le sens commun, ou, si vous préférez, le joli bon sens français.

N'est-ce pas, messieurs les présidents, que, dans vos Cercles, on a mieux à faire qu'à se disputer? Et, la preuve, c'est qu'on y travaille autant qu'on s'y amuse, et c'est pourquoi je vous ai tant de gratitude.

Il m'est infiniment doux de penser que ces Cercles, qui sont votre œuvre, et portent le nom si cher des *Annales*, sont bien-faisants, que leur influence s'exerce sur la jeunesse et tue les derniers vestiges de cet « esprit province » dont, je le confesse tout bas, Paris a gardé certaines traditions.

Quand je lis les programmes intéressants, variés, de tous ces Cercles, si jeunes et si braves, quand j'y trouve, parmi les conférenciers, des professeurs, des avocats, des poètes, des historiens, des hommes éminents et des femmes d'un talent rare, je me sens toute fière, et très heureuse, que les *Annales* soient la raison de cette renaissance littéraire et morale... Oui, j'ai bien dit: morale. Vous faites œuvre morale, messieurs les présidents, en orientant l'intelligence et le cœur des jeunes filles et des jeunes gens vers des horizons plus élevés. Ces conférences que vous leur faites entendre, ces réunions que vous leur offrez, pendant lesquelles les femmes tirent l'aiguille, tandis que les hommes causent, ces promenades artistiques à travers les vieilles maisons de votre ville, ces représentations d'où peut-être, un jour, surgira un chef-d'œuvre, ces lectures que vous les invitez à entendre: tout cela forme leur goût, leur jugement et leur apprend que la vie est partout où on la crée, et que l'art est là où les yeux ouverts savent le trouver.

Vos Cercles ont allumé des foyers de bonté et d'intelligence, mes chers cousins, et l'étincelle joyeuse a jailli, allumant d'autres foyers.

Bientôt, grâce à votre miraculeux exemple, chaque ville aura son Cercle des *Annales*. Je ne sais pas si quelque chose sera changé sur notre boule ronde; mais, ce dont je suis sûre, c'est que cousins et cousines auront appris à s'aimer davantage, parce qu'ils se seront mieux connus.

Il y a beaucoup d'amitié égarée, en ce bas monde... Toute celle qui se perd accourra se réfugier chez vous, messieurs les présidents, dans ces Cercles qui vivent d'elle et par elle, et c'est au nom de l'amitié, mes chers cousins, que je veux, au seuil de la saison nouvelle, vous remercier et vous répéter mes plus chers encouragements.

YVONNE SARCEY.

A Nice

Le bureau est modifié comme suit:

Président: M. Eugène Jaubert.

Vice-présidente: Mlle Azinières.

Vice-président: Docteur Villemont de la Clergerie.

Secrétaires: Mlle Grimault, 4, rue Penchennati. — Mme E. Dernay.

Trésoriers: M. et Mme Roubion.

Bibliothécaires: M. et Mme Beale.

Le *Petit Niçois*, le *Phare du Littoral*, le *Petit Marseillais*, l'*Eclaireur*, ont dit tout le bien qu'il fallait penser de ce Cercle, et son action intelligente. Les réunions ont lieu tous les dimanches. Un bel arbre de Noël sera offert aux enfants pauvres. Les promenades aux environs de Nice ont retrouvé leur succès. Il est question de joindre au

Cercle un tennis. Une bibliothèque vient d'être fondée.

Une grande représentation, avec la *Recommandation*, de Max Maurey, et de vieilles chansons françaises, a été donnée par les membres du Cercle.

A Bordeaux (46, rue Saint-Remi)

Le Cercle des *Amis Girondins des "Annales"* a donné son assemblée générale annuelle. Après quelques modifications apportées aux statuts, le bureau est composé ainsi pour 1908-1909:

Président: M. J. Salaün, 19, rue du Chai-des Farines (en remplacement de M. de Lagarde).

Vice-présidente: Mme H. Boularé.

Secrétaire: Mme Abadie-Gasquin, 36, rue de Laseppe.

Trésorier: M. Boularé.

Conseillers: Mmes Jouin et Salaün; MM. Avanture et Vouin.

Au programme: conférences littéraires et scientifiques, matinées et soirées dansantes.

Sujet de la prochaine conférence: *Papillotes Japonaises*, par M. Miton, avec le concours de Mlle Mary Baron (séjournant au Japon).

La dernière conférence de M. Avanture, sur l'humoriste anglais Jérôme, ainsi que le concert dont elle fut suivie, furent salués de vifs applaudissements.

Le Cercle a fait représenter: *A. G. A.*, revue de G. et H. Boularé, une spirituelle fantaisie dédiée aux *Amis Girondins* et jouée par les membres du Cercle. Les interprètes durent la répéter trois fois. La gavotte et les chœurs furent bissés. La célèbre affiche de De Losques: *Ils lisent les "Annales"*, déclina le fou rire dans la salle. Le compère représentait Bordeaux, la grande ville; la comère, Cousine Yvonne. Devant eux, défilèrent les « charmes du Cercle ». On s'amusa beaucoup.

A Liège

M. Graindorge, à Liège, dans le but de créer le Cercle des *Annales*, et d'organiser entre les cousins et les cousines des distractions intellectuelles, recevrait les adhésions.

A Bruxelles (11, avenue des Boulevards)

Le Cercle vient de donner, au Théâtre-Royal du Parc, une représentation très applaudie, avec le concours de Mlles Berthe Bady et Franquet.

A Monaco

Mlle de Fontenelle organise, pour cet hiver, des réunions d'un haut intérêt: poésie, comédies, musique, conférences.

A Montréal (Canada)

Mlle Anctil, directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale de Montréal, Mme Saint-Jacques, Mlle Soranger, M. Harwood, M. Fontanel, unissent leurs efforts pour créer dans cette ville, qui compte tant de cousins et est restée si française de cœur, le Cercle des *Annales*. Nous y reviendrons.

A Lyon

Un Cercle des *Amis des "Annales"* vient de se fonder à Lyon.

Président d'honneur: M. Marius Roustan, professeur de rhétorique supérieure au lycée Ampère.

Président: M. Georges Girel, 31, quai de la Guillotière.

Vice-président: M. Gambu, géomètre-expert,

Secrétaire général : M. Moutet, 49, rue de la Viabert.

Secrétaire adjoint : M^{lle} Jeanne Thomasset, 27, rue de l'Arbre-Sec.

Trésorière : M^{lle} Julie Baujean, 11, rue Bisardon.

Comité des Fêtes : M^{lles} Marie Thomasset, Morel, Moussy; MM. Mermillon, Veillas, Preneux.

Ce groupement, en dehors de toute question politique ou religieuse, réunira les Amis des "Annales" désireux de littérature, musique, conférences, peinture. Il aidera les jeunes talents à se produire. Les inscriptions et adhésions seront reçues par le secrétaire, M. Moutet, 49, rue de la Viabert.

A Auteuil-Passy (29, rue de l'Yvette)

Ce Cercle est en pleine prospérité. Ses réunions du dimanche sont très goûtées, grâce à l'amabilité de la présidente, M^{me} Brémont. Il prépare, pour le samedi 26 décembre, une soirée qui promet d'être fort brillante. Parmi les artistes qui se sont signalés aux dernières séances, nommons : M^{lle} Thuillier, M. Terestri, M. Landeau, M. Dalhom-Noguès, et les auteurs très applaudis : M^{me} de Kabath et M. Deslandes.

A Châtelleraud

Depuis le 22 novembre, le Cercle châtelleraudais des Amis des "Annales" a repris le cours de ses conférences.

A Marseille (62, rue Paradis)

A la suite de la fête anniversaire de sa fondation, le Cercle a vu le nombre de ses adhérents porté à près de cent.

Pour donner une ossature au programme de l'année d'études, il a été décidé de consacrer neuf conférences au théâtre classique, trois sur chacun de nos trois grands auteurs. Ces conférences auront lieu toutes les trois semaines; elles seront accompagnées ou suivies de l'interprétation des principales scènes. Le 20 décembre, le *Cid*.

Une notice imprimée, concernant le Cercle, est envoyée sur demande adressée 62, rue Paradis.

A Constantinople

N. Saattjian, Assurance Ottomane, s'offre à recueillir les adhésions pour la formation d'un Cercle.

(La suite au prochain numéro.)

Les Cercles de Nice et de Bordeaux comptant plus de 150 adhérents, l'Université des Annales se fait un plaisir d'envoyer un de ses brillants conférenciers dans ces deux villes.



NOTRE GRAND CONCOURS SUR L'OUVRIÈRE DE FRANCE ET LES TRAVAUX D'ART FÉMININS provoque un vif mouvement de curiosité et nous a valu une avalanche de lettres. Nous ne l'avons annoncé si tôt que pour que nos abonnés aient le temps de préparer leurs travaux. Mais nous ne recevrons aucun envoi avant le mois de septembre.

Les abonnés seuls auront droit de concourir. Toutes les conditions définitives seront contenues dans le Carnet de la Mutualité offert, à partir du 1^{er} janvier, à tous les abonnés renouvelant leur abonnement.

Nous dirons les nombreux prix en espèces dans le prochain numéro. Dès aujourd'hui, nous pouvons annoncer :

1^o **3,000 francs** de prix en espèces, répartis comme suit :

2 prix de 1,000 francs;

10 prix de 100 francs;

2^o **1,000 francs** de prix, offerts par la Nationale;

3^o **500 francs** de prix (en espèces), offerts par la Prévoyance.

(La suite au prochain numéro.)



NOTRE CARNET DE LA MUTUALITÉ

Les avantages de ce charmant Carnet seront nombreux, cette année. Disons, pour commencer, que, grâce à leur Carnet, les titulaires trouveront trois formes d'assurance gratuite des plus heureuses, et que la Prévoyance a combinées spécialement pour les abonnés des Annales.

Il leur donne :

1^o *Une assurance contre les accidents* : 1,000 francs de rente pendant cinq ans, payés à la famille, pour tous accidents mortels de transport et de voie publique;

2^o *Une assurance des domestiques*, contre les accidents pouvant leur survenir au cours de leur travail professionnel. Cette assurance leur donne droit à 1 franc 50 ou 1 franc d'indemnité par jour, et, en cas de mort, un capital de 1,000 francs est payé à leur famille;

3^o *Une assurance contre les recours en responsabilité civile*, à raison d'accidents causés aux tiers. Cette forme nouvelle de l'assurance assure nos mutualistes contre les recours en responsabilité dont ils peuvent être l'objet à raison d'accidents corporels causés par eux personnellement à des tiers, à concurrence de 1,000 francs par victime, et de 2,000 francs par accident ayant fait plusieurs victimes.

Ces trois assurances gracieuses forment déjà un trésor. Nous dirons, la prochaine fois, ceux que ce joli et bienfaisant Carnet contient encore.



LES VOYAGES DU CARNET DE LA MUTUALITÉ

Nous nous bornons, aujourd'hui, à énumérer ces beaux voyages organisés par les Annales, et qui ne peuvent être établis aux prix exceptionnels auxquels nous les offrons que parce que nos cousins et cousines sont assimilés à une mutualité et jouissent ainsi des réductions spéciales accordées par les chemins de fer et les hôtels.

1^o *Voyage à Nice, Monte-Carlo, San-Remo, Cannes, Toulon, Marseille*. Neuf jours sur la Côte d'Azur. Premier départ : le dimanche 23 février; retour, le 8 mars. Deuxième départ : le 11 avril; retour, le 19 avril.

Le voyage, comprenant tous les frais : hôtels, nourriture, voitures, pourboires, au point qu'on pourrait s'embarquer sans porte-monnaie : 215 francs.

2^o *Voyage en Belgique et en Angleterre*, avec l'itinéraire suivant : Paris, Bruxelles, Anvers, Bruges, Ostende, Londres. Départ de Paris, le dimanche 30 mai; retour, le dimanche 6 juin (fêtes de la Pentecôte). Le voyage : 225 francs.

3^o *Les Gorges du Tarn*. — Itinéraire : Paris, Vic-sur-Cère, Lioran, Mende, Sainte-Enimie, descente du Tarn, Le Rozier, les grottes de Dargilan, Millau, Rodez. Départ, le samedi 10 juillet; retour, le samedi 17 juillet (fêtes du 14 juillet). Prix : 205 francs.

4^o *Les Pyrénées*. — Itinéraire : Paris, Bordeaux, Biarritz, Bayonne, Pau, Lourdes, Luchon, Toulouse. Départ, le samedi 10 avril; retour, le lundi 19 avril. Le voyage : 240 francs.

5^o *Croisière Grèce et Constantinople*. — Itinéraire : Paris, Marseille, Patras, Syra, Salonique, Constantinople, Smyrne, Egine, Marseille. Départ, le 27 août; retour, le 23 septembre. Le voyage : 780 francs.

Toutes ces admirables excursions sont faites dans un esprit de famille, pour ménager la fatigue des excursionnistes et leur donner le temps de visiter les musées et monuments. D'ailleurs, tous les détails en sont donnés dans le *Carnet de la Mutualité* (1), qu'il faut posséder pour avoir droit à ces voyages.



MENUS PROPOS

Question d'Hygiène

« Madame,

» Vous prenez si à cœur tout ce qui concerne l'hygiène, que je me décide à vous soumettre une question qui, me semble-t-il, a une assez grande importance. Pourquoi les médecins, qui emploient souvent de très minutieuses précautions contre les infections, continuent-ils, la plupart, à porter des cheveux longs? Je ne sais ce qu'ils font à Paris; mais, à Lyon, un très grand nombre de médecins et de spécialistes de femmes et autres portent de longs cheveux, qu'il est impossible de désinfecter plusieurs fois par jour, comme il faudrait le faire lorsque, auscultant, par exemple, un tuberculeux, les cheveux se sont trouvés en contact avec la respiration et diverses portions de la peau.

» Je ne comprends pas que, jamais, on n'ait agité cette question. Il serait bien facile, pourtant, que des règlements obligeassent les médecins à avoir des cheveux courts, qui peuvent être alors facilement désinfectés. Cela serait d'autant plus facile que la mode n'est pas aux cheveux longs.

» Excusez, cousine, cette lettre d'une grand-mère de quinze enfants, depuis longtemps une de vos fidèles abonnées. »

Le Budget des Femmes

On se demande où s'arrêteront les extravagances des femmes! Les robes de vingt-cinq mille francs, qui étaient autrefois des exceptions, sont, aujourd'hui, aussi fréquentes que les chapeaux à douze cents francs, les voilettes à quatre cents, les mouchoirs à cent et les bas à cinquante. C'est à croire que tout le monde est devenu millionnaire. Ces tarifs semblent presque raisonnables, lorsqu'on songe que M^{me} Mackay, femme du milliardaire américain, payait deux cent cinquante mille francs une robe de soirée. Le chapeau le plus cher qu'on ait sans doute jamais vu fut vendu, dernièrement, par une grande modiste de la rue Royale au sultan de Djohore. Ce chapeau, tout en loutre et en dentelles, fut payé quatre mille cinq cents francs.

Quelques trousseaux sont également célèbres pour les prix qu'ils atteignent. Celui de M^{lle} Louise Pierpont-Morgan coûta deux cent cinquante mille francs, et celui de la princesse Marie Bonaparte, un million et demi. Et, quand on pense que tant de femmes trouvent le moyen d'être élégantes avec un budget de toilette de douze cents francs par an, on se prend à les admirer.

Ces femmes-là, il est vrai, renoncent aux chapeaux excentriques que l'on fait cette année et qui mesurent 1 mètre 87 de circonférence, 32 centimètres de hauteur, et sont garnis de plumes valant cinq cents francs.

Notre Déchéance

Pourquoi n'aime-t-on pas les filles? Pourquoi une femme du peuple éprouve-t-elle une déception douloureuse quand on lui apprend qu'elle vient de mettre une fille au monde?

(1) Le Carnet de la Mutualité est offert gracieusement à tout abonné qui renouvelle son abonnement (15 centimes pour frais d'envoi et d'inscription). Le Carnet, actuellement en préparation, sera envoyé dans les premiers jours de janvier.

Pourquoi, dans certaines régions du centre de la France, la femme qui devient mère d'un garçon est-elle régalée d'une bonne rôtie au beurre bien sucrée, tandis qu'on ne lui donne qu'une soupe au lait si elle a une fille? Pourquoi, jadis, lorsque la femme du seigneur venait de donner le jour à un fils, servait-on au vassal une perdrix bien assaisonnée avec une livre de pain blanc, tandis qu'il ne recevait qu'un morceau de pain noir et du fromage si l'enfant appartenait à ce sexe auquel on doit sa mère?

Mystère! Et, quoique le féminisme fasse des pas de géants, les mères préfèrent des héritiers. Comme les reines de France, elles trouvent naturel que l'on tire cent coups de canon en l'honneur du garçon, et vingt et un seulement pour les filles.

Pour les Sanatoriums

Sommes recueillies par le Carnet de la Mutualité:

Sanatorium de Bligny, 110 fr. — Sanatorium du docteur Calmette, 110 fr. — Sanatorium du docteur Grancher, 110 fr.

Total: 330 francs.

La Maison Maternelle, 38 bis, rue Manin

a reçu de nos abonnés les sommes suivantes:

Anonyme, 8 fr. — Anonyme, 10 fr. — Deux cousins: Alice et Gilbert, 20 fr. — Maud et Jean, 20 fr. — Anonyme au nom de ses enfants, 2 fr. — M. Paul Lefébure, 20 fr. — Une lectrice des *Annales*, 5 fr.

Soit: 85 francs.

Première liste: 901 francs. — Total: 986 francs.

SERGINETTE.

~~*~*

LE SOIR D'UN BEAU JOUR

Conte ayant été récompensé d'un prix au concours de la Lutte contre l'Alcoolisme:

Il y avait bien des années que Jean Belée avait amené à la Courtille la Zoé Mayotte, du bourg d'Escos.

Depuis tantôt quarante ans, ils vivaient sous le toit moussu de leur maisonnette, contournée par un cep robuste qui soutenait les vieilles pierres et voilait les fissures du plâtre, lorsque l'été lui rendait ses pampres luisants.

Le gars solide de jadis était devenu un bonhomme au teint terreux, sec et noueux comme le sarment qui les chauffait; le temps impitoyable n'avait pas épargné davantage la fraîche jeune fille d'autrefois: il en avait fait une petite vieille mince, édentée et pâle.

Elle lavait encore, par-ci par-là, le linge des lessives. Lui, sabotier de son état, creusait en sifflant des souches de bouleaux argentés. Il était aussi « tambour », ce qui l'enorgueillissait bien plus; c'est lui qui ouvrait le défilé des huit pompiers de la Courtille aux jours de fête et les rassemblait en cas d'incendie; c'est lui qui annonçait aux malheureux contribuables la venue imminente et redoublée du percepteur, lui qui signalait les ventes judiciaires et le passage des chiens enragés..., le tout au beau milieu de la place, entre deux roulements sonores, prolongés outre mesure devant son auditoire accoutumé: quelques gamins morveux, pittoresquement culottés, tous les roquets du pays, aboyant ou hurlant, et cinq ou six oies bêtes se suivant lourdement bec à queue.

Lorsqu'il avait suffisamment crié et tambouriné, il remettait son papier dans sa poche, ses baguettes en place, ses lunettes dans leur étui et s'en allait boire un coup — hum! deux ou trois coups — à l'auberge de l'Ecu d'Or. Il avait bien gagné, n'est-ce pas? un

petit rafraîchissement. Et puis, il n'était pas fâché de promener un peu son tambour avant de l'aller remettre soigneusement auprès de la cloche de verre qui défendait, de la pousière et des mouches, la fleur d'oranger de la Zoé...

Le père et la mère Belée étaient parfaitement heureux. A eux deux, ils n'avaient pas beaucoup d'idées; mais celles qu'ils avaient leur étant toutes communes, ils n'avaient jamais ni entêtements ni disputes.

— Si tu veux, mon homme...

— Comme tu voudras, la mère...

Quand elle était en journée, au fond des grands prés, accroupie au bord du ruisseau, dont l'eau limpide s'attarde entre les doigts des lavandières, Jean Belée ranimait le feu sous le chaudron, encroûté de suie, suspendu à la crémaillère. Et, lorsqu'elle arrivait, les reins meurtris, les mains enflées, emplissant la salle d'une délicieuse odeur de menthe et d'herbe sèche, ce chaudron fumait et chantait et le couvert était mis, c'est-à-dire qu'il avait posé sur l'angle poli de la table massive un pain brun et une cruche où pétillait du cidre. Comme ils ignoraient le linge fleuri, le cristal qui tinte et beaucoup d'autres choses, rien ne troublait leur contentement de s'asseoir devant le pain brun, la cruche mousseuse, le chaudron noir, dans le dernier rayon du jour finissant.

Ils avaient, derrière la maisonnette, un bout de verger qui descendait vers la plaine et une mare verte où plongeaient des petites grenouilles. La monotone chanson des insectes non plus que la chute d'un fruit trop mûr quittant la branche et s'écrasant dans l'herbe ne troublaient la grande paix du soir...

Assis sur leur banc vermoulu, ils prenaient le frais et devisaient:

— C'est core d' la chaleur pour d'main, la mé.

— J' crès ben qu' oui, mon homme.

— La voué-tu, ma femme (et le père Belée tendait sa main velue vers la pointe aiguë d'un clocher qui se perdait dans les brumes de l'horizon), la voué-tu la p'tiote église où qu' j'ons été mariés? Y a pas, j' connaissions point d' pus biau panourama qu' çui-là...

— Y a du temps d' ça, à c't' heure, et on s'a toujours ben accordés d'puis, pas, mon homme?

— Pour sûr, alors, la mé... Le magister y s' moque ed' nous, j' crès ben, quand y dit comme ça qu' toué et moué j' sommes quasiment des phélémous et des beaux-fils...

— Laisse-y dire, mon homme, not' ménage il est pus tranquille que l' sien.

— D'abord; et puis, j' porte pas l' jupon comme lui, moué!

Les jours avaient passé ainsi, tous pareils, tous besogneux, mais paisibles et heureux. L'été, c'était la chanson des cigales qui berçait leur repos; l'hiver, celle du grillon noir logé entre les pierres disjointes, sous le manteau de la cheminée... Ils s'aimaient bien, les deux vieux qui avaient dormi tant de nuits sous les poutres grises de leur chaumière, et il est probable que leur mort eût été aussi douce que leur vie, si Jean Belée ne se fût occupé que de ses sabots; mais Jean Belée était « tambour » pour son malheur, et, lorsqu'il avait son tambour en bandoulière, il avait soif...

A l'auberge de l'Ecu d'Or, ce père Belée, dit Philémon, avec sa peau d'âne, sa bonne tête de brave homme ému et ses souvenirs intarissables sur Baucis, était une aubaine pour les commis voyageurs qui passaient par le pays et bâillaient entre deux affaires. On lui faisait fête et on ne lésinait pas sur le nombre des petits verres... Il vint un temps où Jean

Belée eut soif, même sans l'excuse de son bruyant attribut... Le pis est que, ne sachant rien faire sans sa moitié, il lui apprit à boire... Il y eut, sur leur table grossière, des flacons qui semblaient contenir de l'or liquide et où ils trouvèrent l'oubli de leur dignité.

Alors, ce fut lamentable; la misère envahit le logis, les araignées tendirent leurs fils ténus sur les outils abandonnés. Ivres tous les jours, les deux vieux s'en allaient, bras dessus bras dessous, par la campagne, exagérant leur tendresse ou se querellant d'une voix rauque et hargneuse. Philémon et Baucis, tantôt se battant, tantôt s'embrassant, firent la joie des gamins du pays. Loques humaines, on les ramassa dans des fossés, hoquetant et bavant, couverts de boue.

Un triste matin d'hiver, les paysans de la Courtille se pressaient et s'exclamaient devant la mesure enlacée bizarrement par le cep noir de la vigne morte.

La porte venait de se refermer sur les gendarmes.

Les plus agiles, le visage tendu vers la vitre terne, avaient la vision de choses horribles: un grand vieux sale, les yeux terribles, sanglotant, un corps de femme, inerte, sur la dalle humide, un visage écrasé, des mèches de cheveux blancs ensanglantées, un marteau rouge, du sang partout...

Jean Belée, fou d'alcool, avait tué la Zoé du bourg d'Escos, sa Zoé, la pauvre vieille qu'il avait tant aimée...

OLYANE.

LE MARIAGE DE M^{lle} GIMEL

dactylographe



I

LA CRÉMERIE DE M^{me} MAULÉON

— Suite —

C'était l'heure où Paris tremble moins, frémit moins, où le bruit diminue, où, dans les quatre mille veines que sont ses rues, la vie se ralentit et la fièvre tombe. Il faisait très chaud. Les passants marchaient sur l'asphalte comme sur du feutre et sentaient leurs talons s'enfoncer dans le trottoir. Beaucoup d'employés dormaient en gardant le magasin, le ministère, la fabrique. C'était l'heure où le travail va reprendre dans les chantiers et dans les bureaux. Il y avait des têtes jeunes, qui, en franchissant une porte, se retournaient un instant vers la découpe bleue du ciel, par où la vie coulait.

M^{lle} Gimel était entrée dans le cabinet où travaillaient, à l'entresol, les trois dactylographes de la banque, lorsque la dictée de la correspondance ou la tenue d'un Conseil d'administration ne les appelait pas dans un des salons. Trois tables disposées le long du mur, près des fenêtres, trois chaises, trois machines, un cartonnier et un portemanteau, au fond, meublaient la pièce. Evelynne enleva son chapeau.

— Avez-vous chaud, ma chère! Est-ce qu'on vous aurait suivie?

La jeune fille releva ses cheveux, et,

(1) Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 13 décembre, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by Calmann-Lévy.

Sans répondre, s'assit devant la machine qui était la seconde.

La même voix reprit :

— Ça ne vous va pas, vous savez ; vous êtes d'un rouge !

La titulaire de la table la plus voisine de la porte, M^{lle} Raymonde, en voyant entrer Evelyne, s'était arrêtée d'écrire, et, penchée en arrière, la regardait, avec une expression qu'elle croyait rendre moqueuse, mais qui trahissait, malgré elle, son âme de souffrance et de révolte. Cette petite femme, proche de la quarantaine, tout en nerfs et en yeux, se sentait vaincue, ou sur le point de l'être, et elle se vengeait de la vie en détestant quelqu'un. M^{lle} Raymonde était la plus ancienne des dactylographes de la maison, quelque chose comme le chef de la dactylographie. Elle en tirait vanité ; elle pouvait dire à Evelyne ou à Marthe, ses deux compagnes d'atelier : « Je suis en pied, mesdemoiselles, je suis la première ici » ; mais elle n'ignorait pas que M. Maclarey tenait peu de compte de l'ancienneté, qu'il exigeait de la vitesse de main, de l'exactitude, de la divination, de la finesse d'oreille, pour entendre les mots prononcés en sourdine ou bredouillés, quand il dictait, et que toutes ces virtuosités-là se perdent peu à peu. Vieux caissier, oui ; vieille dactylographe, non. Elle en voulait à M^{lle} Marthe et à M^{lle} Evelyne d'être jeunes, et à M^{lle} Evelyne, en outre, d'être jolie. Elle avait remarqué, dès le premier jour, les préférences des employés de la banque pour cette grande employée qui marchait comme une dame sur les tapis du Conseil, et qui portait de la lumière autour de son front jeune.

M^{lle} Raymonde avait ce visage flasque et à demi fondu qu'on observe si souvent chez les femmes du monde qui veillent trop, des cheveux tout las d'être blondis et ondulés, un teint qu'il fallait poudrer, des lèvres et des paupières pâles. Mais, en ce moment, cette figurine de Saxe craquelée, ranimée par la colère, en était aussi rajeunie. M^{lle} Raymonde, malgré la chaleur, avait sur les épaules un tour de cou en gaze de soie qui lui seyait. De sa main gauche, exaspérée et tremblante, elle en pinça l'extrémité.

— Tout à l'heure, dit-elle, quand on viendra demander une employée pour le Conseil des Acières du Chili, faites-moi le plaisir de ne pas vous proposer. C'est mon droit.

— Mais je ne vous le dispute pas ! répondit Evelyne. Je ne me propose jamais. Pour ce que c'est amusant, les Acières du Chili !

— Suffit, on vous connaît !

M^{lle} Marthe, très noire, coiffée en bandeaux, et qu'on eût prise pour une étudiante, entra dans la salle pour reprendre son travail. Comme elle avait beaucoup de raideur dans les mouvements, ses camarades la surnommaient Monolythie.

— N'est-ce pas, Monolythie, on la connaît, cette demoiselle ? Elle vous a des manières de se faire bien voir des patrons ! On sait par quels moyens vous arrivez !

Evelyne, que la promenade avait mise de bonne humeur, leva les épaules.

— Alors, imitez-moi !

M^{lle} Marthe eut un sourire de mépris qui tira en bas ses lèvres duvetées et ses paupières aux longs cils. On entendit le flottement et le bruit de cassure des feuilles de papier remuées, puis le coup sec

d'une lettre frappant la feuille, puis dix, puis cent coups menus, tout pareils, qui se répondaient. Les trois femmes s'étaient remises à dactylographier. La porte s'ouvrit. Le jeune M. Amédée, l'un des employés pour les ordres de bourse, avança, dans l'entre-bâillement, sa tête carrée, qu'essayait d'allonger une barbe en pointe trop clairsemée et qui laissait voir toute la charpente de la mâchoire et du cou.

— Mesdemoiselles, l'une de vous, s'il vous plaît, pour le Conseil des Acières...

— Voici, monsieur, j'y vais !

Mais le jeune homme, comme s'il n'avait pas entendu M^{lle} Raymonde, reprit :

— Mademoiselle Evelyne, voulez-vous venir ?

Evelyne se leva. Elle évita de regarder ses compagnes et emporta son cahier de sténographie. Derrière elle, les petits claviers se remirent à battre furieusement. Puis, l'une des dactylographes s'interrompit et éclata en sanglots.

L'après-midi s'acheva ; la lumière décrivit très lentement ; la chaleur resta étouffante. Quand la nuit fut venue, les fenêtres, peu à peu, s'ouvrirent à tous les étages. Elles s'ouvraient sur cette braise impalpable des poussières que les hommes, les bêtes, les machines, la trépidation des pavés et des murs, chassaient en haut, par la coupure des rues. Chacune des cellules, riches ou pauvres, où les hommes vivent, les uns au-dessus des autres, était reliée ainsi, plus étroitement, à ce grand courant trouble de mouvement et de bruit qui baigne nos maisons jusqu'aux heures voisines du jour. Chacune recevait, en même temps, un peu de l'air frais qui tombait, par lames, dans la fournaise. Cela ne donnait point de pensée, mais cela écartait l'épouvante qu'est, pour beaucoup, la solitude de la nuit ; cela suffisait pour entretenir le demi-sommeil du rêve et du repos.

M^{me} Gimel, qui habitait au quatrième étage, rue Saint-Honoré, non loin du Nouveau-Cirque, avait ouvert, comme tout le monde, la fenêtre de sa chambre. Elle se tenait assise près du balcon ; elle voyait assez clair, grâce aux becs de gaz et aux reflets des façades, pour coudre les plis d'un corsage blanc, qu'elle achevait. Car elle travaillait, jusque vers cinq heures, dans les bureaux d'une maison de gros du quartier de la Banque, et, le soir, elle trouvait le moyen de faire encore quelque ouvrage de lingerie fine. En arrière, dans l'ombre, quelqu'un se taisait et songeait. M^{me} Gimel, par moments, se redressait, elle tournait la tête, et, bien qu'elle ne vît qu'une forme immobile, étendue dans le fauteuil bergère, elle s'épanouissait. Elle demanda :

— Si tu allumais la lampe ?

Une voix répondit :

— A quoi bon, maman ? Cela repose si bien, l'ombre ! Je trouve qu'il fait délicieux.

— Pas moi.

Il se passa une demi-minute. Dans le précipice de la rue, en bas, le gros omnibus des Ternes cria de ses quatre moyeux frénés subitement ; des jurons sans paroles, des ronflements de moteur, des murmures de badauds, s'élevèrent en vagues. Puis, comme si le flot avait déferlé, il y eut accalmie, roulement sourd, et un petit frisson de la terre secouée par le retrait des masses pesantes qui s'étaient de nouveau mises en mouvement.

— Je ne me plains pas... Je pensais au temps où tu seras mariée.

— Moi, je ne vois pas si loin que vous. Vous seriez contente ?

— Pas trop : je n'ai que toi. Mais, tout de même, tu as l'âge...

— Vingt-deux ans, oui, bien sonnés, et puis ?...

— Tout le reste : un courage de Parisienne, un métier, une frimousse, des dents blanches... Ah ! oui, qui en veut des perles, vrai collier, deux rangs, pas une fausse !

— Mais, maman, il n'y a que les messieurs qui n'épousent pas qui les admirent ! Quelles idées vous avez ce soir, en effet !

Dans le fond de la chambre, Evelyne riait, et ses dents blanches mettaient un peu de lumière dans l'ombre. Il y avait les marges blanches d'une gravure et une statuette en ivoire, haute d'un doigt, qui luisaient de même. Evelyne, assise sur une chaise basse, avait posé sur sa robe et abandonné aux plis de l'étoffe ses mains qui luisaient aussi, très vaguement. Elle dit, — et M^{me} Gimel devina que sa fille ne riait plus :

— Alors, votre pressentiment de mariage n'est fondé sur rien ?

— Sur rien.

— Est-ce curieux ! J'en ai un tout pareil à vous offrir. Aucune raison, et le cœur en voyage. C'est le mois qui veut ça.

Elle se leva, et s'en alla vers la vieille femme qui laissa tomber son ouvrage et leva les bras. Près de la fenêtre, sans s'inquiéter des voisins, dans le demi-jour que versait la rue, Evelyne embrassa M^{me} Gimel, qui garda, près de sa tête blanche, la tête blonde, et qui songeait à tout le bonheur passé, comme si un événement en avait marqué la fin, tandis qu'Evelyne songeait à tout le bonheur à venir, bien qu'elle n'aimât personne et que rien ne fût changé dans sa vie. Et elles ne se parlèrent plus, quand elles se furent séparées, quand Evelyne se fut assise, tournant le dos à la rue, à côté de sa mère, et que celle-ci eût repris son aiguille, dont le petit crissement régulier se perdait, comme tant d'autres, dans la rumeur de la ville. Elles pensaient, l'une et l'autre, au bonheur d'Evelyne, ou, du moins, à ce qu'elles nommaient ainsi, c'est-à-dire au mariage. Et, toute vague qu'elle fût, cette pensée les divisait déjà. M^{me} Gimel songeait que, si Evelyne se mariait avec le bottier Quart-de-Place ou avec un autre, l'intimité de vingt années ne continuerait pas, malgré le serment qu'Evelyne, dans ses jours d'expansion, faisait d'une voix si grave et si ardente, avec toute son âme dans ses yeux :

— S'il veut me séparer de vous, je le refuse !

Evelyne, qui avait moins d'imagination, repassait simplement dans son esprit les mots de la crémière ; elle n'y croyait pas ; elle aurait voulu savoir, pourtant, s'il y aurait une suite.

— On a vu des choses plus étonnantes, pensait-elle. Si j'étais aimée, il me semble que je reconnaîtrais vite s'il me trouve seulement une jolie femme, ou bien, et je ne l'aimerais qu'à cette condition-là, s'il a confiance, s'il comprend que je puis être une amie, une force, une ménagère, une vraie femme, et même une dame, pourquoi pas ?

Le temps s'écoulait; e'le ne pensait pas du tout à M^{me} Gimel. Et c'est pourquoi, deux ou trois fois, e'le se reprocha l'égoïsme de cette paresse et de ce silence, et mit la main sur les mains de sa mère, qui s'arrêtait de coudre, tout attendrie.

Dans la chambre, qui était basse d'étage et de moyenne largeur, M^{me} Gimel s'était ingéniée à loger tous les meubles qu'elle avait hérités de son mari: un canapé et quatre chaises de velours vert, une crédence noire qu'elle croyait être Renaissance, un lit debout du même style, et que recouvrait une courteline, également de velours vert, coupée par deux bandes de tapisserie à la main. La pièce était sombre; M^{me} Gimel la trouvait de haut goût. Quand le jour baissait, les marges de bristol qui encadraient la photographie pendue en face du lit prenaient une importance extraordinaire et faisaient comme une gloire autour du portrait de feu M. Gimel, ancien adjudant de la garde républicaine.

II

LE CAHIER

Evelyne Gimel, comme tant d'autres de sa condition, avait un cahier sur lequel — irrégulièrement, d'ailleurs — elle notait certains menus faits de sa vie, des dates, des vers qu'elle avait lus, et des « impressions de théâtre ». Le cahier, en tout, avait trente-deux pages. Il s'accrut tout à coup de dix pages nouvelles. Et voici ce qu'elles racontaient :

« Samedi, 6 juillet 190...

« Ce matin, il m'est arrivé quelque chose de nouveau. Je n'ose pas dire de doux, car on ne sait jamais, quand on n'a pas de dot et qu'on est un peu jolie, si on doit se réjouir d'une attention ou s'en offenser. Mais, malgré moi, je ne me sens pas offensée. D'abord, lui, il paraît extrêmement sérieux; il ne rit pas avec M^{me} Mauléon; je l'ai observé, il ne fait même pas attention aux gens qui entrent, qui sortent, ou à la petite Louise, qui sert... Justement, c'est ce qui a commencé à m'émouvoir : il n'a regardé que moi. Je suis arrivée tard dans la crémèrie... J'avais fait tout un tour, dans le parc Monceau, en sortant de chez Marcelley, au risque d'être grondée par l'aimable Raymonde. Et la raison? Tout simplement le souvenir de cette plaisanterie de M^{me} Mauléon, qui voulait que cet officier, son client, m'eût regardée au moment où je sortais de chez elle... En le rencontrant, je verrais bien. Il était là, justement, à sa table; il m'a regardée au moment où j'entrais. J'entrais pour lui, mais il n'en savait rien. Et je ne puis pas dire qu'il a manifesté de l'émotion, ou de l'admiration; mais, quand il a vu que, moi aussi, je le regardais, — oh! comme les autres, — il a baissé les yeux; il n'a pas « insisté », et c'est déjà très gentil; c'est une preuve qu'il ne me méprise pas. Je me suis assise à la table qui est en face du comptoir, près de la glace. Elle me dévorait à coups de paupières, M^{me} Mauléon; elle m'assassinait de sourires. Elle avait l'air de me dire :

« — Enfin, petite, vous voilà venue à l'heure où il déjeune, bravo! Mais tournez donc la tête, rien qu'un peu, à droite.

« Je n'avais pas l'air de comprendre. Cependant, à gauche, dans la glace, sans avoir besoin de faire le moindre mou-

vement, je voyais toute la salle. Et je n'eus pas de peine à découvrir que j'étais l'objet d'une étude. Il procédait à petits coups, sournoisement, quand il supposait que je ne pouvais pas le voir. Je sais bien que la crémèrie n'offrait pas beaucoup de sujets d'intérêt. Trois, tout au plus : moi, une employée de chez Piver, qui n'est pas laide, et une passementière que j'ai rencontrée déjà, et qui est peu farouche. Il ne regardait que moi, mais discrètement, comme si je l'intimidais. Moi, intimider quelqu'un! Il me semble que cela est curieux. Un compliment m'aurait moins flattée. Je suis partie la première. Je ne crois pas avoir mis dix minutes à déjeuner. »

« Lundi, 8 juillet.

« Je l'ai revu. Cette fois, c'est à peine s'il a levé les yeux de mon côté; mais il n'a pas regardé ailleurs. M^{me} Mauléon m'a appelée près d'elle, quand elle a vu que je voulais payer mon déjeuner à la petite Louise.

« — Je crois, en vérité, qu'il en tient pour vous, mademoiselle Evelyne. Hier dimanche, — vous n'étiez pas là, naturellement, — il m'a demandé toutes sortes de renseignements.

« — Lesquels? Sur qui?

« — Sur vous! Que faisiez-vous? Est-ce que je vous connaissais depuis longtemps? Quel âge aviez-vous exactement?

« — C'est drôle.

« Je disais : c'est drôle. Je pensais tout autre chose. Mais j'ai ri pour ne pas avoir l'air trop naïve.

« — Vingt-deux ans, ma chère madame Mauléon, et assez de vertu pour me défier des hommes qui me trouvent bien.

« J'avais le cœur troublé, en vérité... Il faut si peu de chose, même quand on se croit sûre de soi! »

« Mardi, 9 juillet.

« J'ai mis longtemps à déjeuner, d'un œuf et d'un morceau de pain... Personne n'est venu, puisqu'il n'est pas venu, lui. Suis-je oubliée, déjà? »

« Lundi, 15 juillet.

« Lendemain de fête nationale. Pour moi, la fête, c'est aujourd'hui. Depuis huit jours, je n'avais aucune nouvelle. Et, ce matin, oh! je ne l'ai pas seulement revu, il m'a parlé; il m'a presque avoué. Et même tout à fait, je crois. J'écris pour être plus sûre, pour pouvoir mieux réfléchir au sens des mots, aux détails, en relisant mon cahier; peut-être aussi pour le plaisir qu'il y a, quand un sentiment vous naît dans le cœur, à le confier à quelque chose, faute de quelqu'un. Donc, c'est moi qui suis entrée la première, et je n'étais pas là depuis cinq minutes qu'il est entré lui-même. Du premier coup, j'ai compris non seulement qu'il me cherchait, — il est grand, et il pouvait voir du dehors, par-dessus les petits rideaux, — mais que cette rencontre allait être une date dans ma vie. Nous étions presque seuls; avec nous, rien qu'un client de hasard, et puis la petite parfumeuse de chez Piver, qui regardait son bifteck avec ses yeux de myope. M^{me} Mauléon avait pâli, comme il arrive quand elle se trompe dans une addition. M. Morand s'est assis, à gauche, quand j'étais à droite de la salle, et s'est plongé dans la lecture d'un journal, mais je voyais bien qu'il ne lisait pas; ses yeux ne quittaient pas le titre

d'un article; il ne commandait rien à la servante, debout près de lui, et qui, inoccupée un moment, remuait en mesure sa tête rose, son pied gauche et la serviette pliée qu'elle portait sur le radius (appris ce mot-là à l'école), pour dire :

« — Quand monsieur le lieutenant daignera s'apercevoir que je suis là!

« Il ne s'apercevait de rien. La petite Piver étant partie, M^{me} Mauléon, qui n'est pas une gourde, s'agita dans sa loge blanche et dit :

« — Monsieur le lieutenant, vous m'aviez promis de m'apporter un souvenir de votre pays!

« Il tressaillit comme un homme qui entend sa condamnation, — j'imagine, — et balbutia, gêné, essayant de sourire et fouillant dans sa poche :

« — En effet, madame, je crois que je l'ai là, sur moi...

« Il se leva, pendant que la petite Louise, pour le laisser passer, se retirait à reculons, et il alla vers le comptoir de M^{me} Mauléon, mon amie, et je vis qu'il lui montrait une série de dessins, ou de cartes postales, et elle remerciait, et il expliquait, et j'entendais des mots coupés d'exclamations, une espèce de duo, incompréhensible à peu près autant que les paroles d'un ensemble à l'Opéra :

« — Parfaitement, ma mère est seule.

« — Cinquante ans?

« — Non, cinquante-sept.

« — Joli petit pays!

« — Que dites-vous là! Grand, immense, madame Mauléon!... Et voici... Nous avons été deux... A peine de quoi vivre... Heureux quand même, allez! Cela s'appelle le Valromey.

« — Vous dites?

« — Valromey, un vieux mot : vallée des Romains.

« Un rayon de soleil touchait la glace de gauche, et rebondissait sur le comptoir et sur l'épaule de la crémèrie. M^{me} Mauléon se pencha pour me mieux voir.

« — Mademoiselle Evelyne, venez donc voir les jolies cartes postales que M. Morand m'a apportées... M. Louis Morand, lieutenant au 28^e de ligne.

« Il se détournait, salua très bas, comme font les gens de bonne société qu'on présente à une dame, et, avec une décision, une audace que je n'eus pas le temps de goûter et qui me troublèrent tout de suite, il rassembla les cartes postales et vint à moi :

« — Si elles pouvaient vous intéresser, mademoiselle, j'en serais bien heureux.

« Quelle situation! Je déjeunais, ou je faisais semblant; j'avais devant moi un couteau, une fourchette, un verre et je ne sais quoi dans une assiette, et c'est à ce moment-là, sans que j'aie pu rien prévoir, que M. Louis Morand m'adressa la parole pour la première fois! J'avais si peu pensé que cette minute fût proche, ou même possible, que j'avais mis mon corsage de tous les jours et même, sous mon col droit, une cravate bleu vif, que maman m'a donnée et que je n'aime pas. Je me levai, je fis trois pas, non pour me rapprocher de lui, mais pour me placer derrière la table voisine, qui était libre et nette, et je dis :

« — Mais, monsieur, je veux bien. Nous serons mieux, ici...

(A suivre.)

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.